. Gen.
76.

116

LES «AḤĀBĪŚ»

ET

L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA MECQUE

AU SIÈCLE DE L'HÉGIRE

PAR

HENRI LAMMENS

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(Novembre-Décembre 1916)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXVI

IASIONAL RI
376

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

LES «AḤĀBĪŚ»

ET

L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA MECQUE

AU SIÈCLE DE L'HÉGIRE

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

VI 376.

LES «AḤĀBĪŚ»

ET

L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA MECQUE

AU SIÈCLE DE L'HÉGIRE

PAR

HENRI LAMMENS

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(Novembre-Décembre 1916)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXVI

BATAVIAASCH GENOOTSCHAP VAN KUNSTEN EN WETENSCHAPPEN

PERPUSTAKAAN NASIONAL REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL R.I.
Tanggal : 1-07-2010
Nomor Induk : 1159/PKI-Museum/2010
BIB - ID : 8687160
ITEM - ID : 2121188 13
Asal : Museum Pusat

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

LES « AḤĀBĪŚ »

ET

L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA MECQUE

AU SIÈCLE DE L'HÉGIRE[1].

I

La cité de la Mecque n'était pas seulement, au temps du paganisme, le paradis des brasseurs d'affaires. Son territoire sacré lui valut une autre spécialité : celle d'attirer[2] les irréguliers, les écumeurs du désert : les *ḥalīᶜ*, les *ṣaᶜloūk*, les *fātik*, les *motaśaiṭan*, les *śoddād al-ᶜArab*[3]. La variété de ces synonymes suffirait à en indiquer le nombre et aussi la faillite de l'ancienne organisation arabe. Nous avons signalé ailleurs[4] ce monde interlope de gens sans aveu, solennellement désavoués par leur tribu. Celle-ci, en rompant publiquement avec ces enfants perdus, déclinait toute responsabilité de leurs actes, تبرّأت مِن جرايرهم.

La moins contestable qualité des *ḥalīᶜ* était sans contredit le courage. Sous ce rapport, ils se distinguaient avantageuse-

(1) Leçons publiques professées à l'Institut biblique de Rome, printemps de 1914.

(2) Yaᶜqoūbī, *Hist.*, II, 14-15 (éd. Houtsma).

(3) Encore appelés ذوبان العرب ; Wāqidī, Kr. 58; Ṭab., *Annales*, I, 1438; *Ağ.*, VIII, 65. Dans leurs rangs figurent des *Ṣaḥābīs* ou Compagnons du Prophète; *Osd*, V, 178. (*Osd* = *Osd al-Gāba* d'Ibn al-Aṯīr.)

(4) *Berceau de l'Islam*, I, 193-194. La monographie de la Mecque avant l'hégire — dont ces leçons sont extraites — en formera la suite.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

ment des plus vantés parmi leurs compatriotes, calculateurs jusque dans la bravoure. ʿAntar, l'Achille arabe, sollicité de déclarer comment il avait gagné sa réputation de vaillance, n'hésita pas à répondre : « Je fonçais sur l'ennemi, quand l'attaque présentait des chances de succès; je tournais bride, quand le bon sens conseillait le recul. Jamais je ne me suis laissé entraîner dans une manœuvre, sans posséder la certitude de pouvoir me dégager; كنتُ اقدمُ اذا رايتُ الاقدامَ عزمًا واحجمُ اذا رايتُ الاحجامَ حزمًا ولا ادخلُ موضعًا لا ارى لي منهُ مخرجًا[1] ».

Les Qoraiśites paraissent avoir contemplé de bon œil l'affluence de ces spadassins sur leur territoire, où ils venaient mettre en vente et dépenser le fruit de leurs rapines. De grandes familles s'empressèrent de les adopter, de se les attacher en qualité de *ḥalīf*, confédérés. Ils leur servaient à l'occasion de gardes du corps, de convoyeurs pour leurs riches caravanes[2]. Les fortes têtes de la Mecque savaient apprécier ces *déracinés* à leur valeur. Omayyades, Hāśimites, Maḫzoūmites, Ibn Godʿān, Aboū Oḥaiḥa, tous avaient leur Barrāḍ, leur Ḥāǧiz, leur Aboū 'ṭ-Ṭamaḥān, leur Ḥāriṯ ibn Ẓālim[3]; noms redoutés dans toute la Péninsule. Les phylarques de Ġassān et de Ḥīra, les *qail* du Yémen cherchaient à les attirer auprès d'eux, قوم كانوا مع الملوك. Ne voyaient-ils pas les chefs du désert, quand ils méditaient un audacieux coup de main,

(1) *Aġ.*, VII, 152. C'est le contrepied de ce vers de ʿAbbās ibn Mirdās (*Osd*, III, 113) :

اقاتِلُ في الكتيبة لا اُبالي ا فيها كان حتفي ام سواها

(2) Cf. notre *Berceau*, I, 334; Azraqī, W., 462; Wāqidī, Kr., 30.

(3) *Aġ.*, XIX, 76. Le sayyd est « مأوى المطرَّدِ, asile des bannis » (Zohair, Ahlw., *3*, 34); *Aġ.*, X, 98 32. Ḥāǧiz est ḥalīf des B. Maḫzoūm; *Aġ.*, XII, 49; Barrāḍ celui des Omayyades, Aboū 'ṭ-Ṭamaḥān celui de Zobair le Hāśimite.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

s'empresser d'accourir sur le territoire sacré pour y enrôler les *ṣa'loūk*, qui y avaient trouvé asile[1] ?

Quand on étudie les annales préhégiriennes de la Mecque, on observe les efforts constants des Qoraišites pour amplifier les limites de cette réserve territoriale, placée sous la sauvegarde de la religion. Ce privilège leur offrait l'avantage de mettre leurs magasins, leurs coffres-forts à une majeure distance de leurs turbulents voisins[2]. Ceux-ci comptaient parmi les nomades les plus mal famés du Tihāma. S'ils avaient pu en douter, il eût suffi aux Qoraiš de se rappeler leur propre histoire. Ils n'étaient pas si lointains les temps, où les ancêtres des clans patriciens de la Mecque erraient, tribu ignorée, aux environs du *ḥaram*, louant leurs montures, protégeant, guidant les caravanes, quand ils ne jugeaient pas plus profitable de s'embusquer au fond des gorges brûlées du Ġaur, في غورَي تهامة, pour piller les riches convois. Au milieu de ces manœuvres, à l'école de la misère et des convoitises, les futurs fondateurs de la république mecquoise s'entraînaient graduellement; ils se faisaient la main, en attendant qu'un chef décidé, Qoṣayy les installât en maîtres au cœur de la cité.

Mais la mémoire des occupants du *Baṭḥā'*, des banquiers enrichis par la spéculation, répugnait aux souvenirs d'un passé aussi peu reluisant. Aux abords du ḥaram, dans les âpres montagnes du Tihāma, la place laissée vide par les Qoraiš avait été prise par d'autres tribus apparentées — nommons les Banoū Ġifār — se rattachant également au tronc généalogique de Kināna. Si nous croyons devoir accorder à

(1) On retrouve à la suite et à la solde, استاجر, d'Amroulqais اخلاط مِن شذاذ العرب; *Ag.*, VIII, 68, 70. La même notice, p. 72, 14 mentionne les ذوبان مِن قيس, les irréguliers de Qais.

(2) Ils vont jusqu'à piller la Ka'ba; *Ag.*, VIII, 189.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Ġifār l'honneur d'une mention individuelle, c'est à titre de groupe particulièrement représentatif, mais non exclusif, des Bédouins besogneux, voisins de la Mecque[1]. Avec autant de raison nous pourrions, à la suite des *Ṣaḥīḥ*, leur associer les Banoū Aslam[2]. Ceux-ci jouent, dans le groupe rival de Ḫozā'a, le rôle des Ġifārites au sein de Kināna, avec cette différence que de bonne heure la rancune contre les Qoraiś, leurs successeurs à la Mecque[3], jettera ces Ḫozā'ites dans les bras de Mahomet. Il convenait de signaler dès maintenant Ġifār et Aslam, en dépit de la haine[4] qui les séparera. C'est de préférence dans ces deux tribus que nous verrons choisir les cadres des *Aḥābīś*, des mercenaires de la Mecque[5]. Ces relations spéciales avec les Qoraiś n'empêcheront pas leurs contribules de continuer à piller, à assassiner les Mecquois isolés[6], violences où les Ġifār ne manqueront pas de se distinguer. Entre les deux groupes, des citadins sédentaires et des nomades, la liquidation des questions de sang et de vendetta demeurait toujours pendante (Ibn Hiśām, 431).

Ces derniers passaient pour des brigands, des détrousseurs de caravanes, sans en excepter celles de pélerins سُرّاق الحجيج[7]. Ils exerçaient leurs larcins sans égard pour la sainteté du

(1) On en rencontre également dans la région de Médine; *Ag.*, IV, 20, 8. Un petit Ġifārite lapide les dattiers des Anṣārs; Aboū Daoūd, *Sonan* (Inde), I, 259.

(2) Le Prophète les réunit dans ses bénédictions; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* (Inde), II, 234; Ṭab., *Annales*, I, 1619. Voir plus loin.

(3) Qoṣayy avait enlevé la primatie aux Ḫozā'a, sans toutefois les expulser définitivement du ḥaram.

(4) Ǵāḥiẓ, *Avares*, 248, 3.

(5) Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, 160, 9, les nomme ensemble.

(6) Sans faire grâce aux musulmans; Wāqidī, Kr., 31; Ibn Hiśām, *Sīra*, 431; *Osd*, II, 335.

(7) Ṭab., *Annales*, I, 1620, 1650; *Ag.*, XVI, 63, 3, etc.; Ibn Hiśām, *Sīra*, 803; *Osd*, III, 150, bas.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

ḥaram et des mois sacrés (1). Un vrai ramassis de sicaires (2), menace permanente pour la sécurité du commerce et des établissements mecquois. Al-Barrāḍ est demeuré le type légendaire de ces *ḥalīᶜ* ġifārites. C'était un brigand de grande envergure, dans le style des *condottieri* du Quattrocento, avec des allures notablement plus théâtrales. A quelque catégorie qu'il appartienne, le vrai Bédouin se figure toujours en représentation. Barrāḍ, ḥalīf omayyade, s'établit à la Mecque, où ses excès finirent par le rendre impossible. Il quitte la cité, mais sans renoncer à son titre d'allié. Son audace, ses ruses, ses violences ont été amplifiées par la littérature consacrée aux *loṣoūṣ*, brigands célèbres (3).

A vrai dire, les plus honorables tribus de l'Arabie comptaient leurs *irréguliers* ou *ḥalīᶜ*, aventuriers aux instincts anarchiques, se plaçant eux-mêmes, à la suite d'un coup de tête, en dehors de toutes les lois. Dans l'existence des personnalités les plus considérées : rappelons Ḥātim Ṭayy, ʿOrwa ibn al-Ward, Tauba ibn al-Ḥomayyir, il devient malaisé, d'après notre manière de voir, d'établir une démarcation exacte entre le paladin et l'apache; de noter dans leurs exploits guerriers le point précis où la razzia *légale* — au sens arabe — cède la place au brigandage. Cette confusion n'a pu leur nuire dans l'estime de la postérité (4). Le métier de *ṣaʿloūk* comportait des risques, pour le professionnel toujours, et parfois pour sa tribu; mais il n'entraînait aucune note infamante. Du ton le plus sérieux, les poètes-brigands prétendent « mourir en hommes d'honneur, comme ils ont vécu » (5). Et jamais une

(1) *Osd*, I, 160. Ainsi se conduisaient d'autres tribus de Kināna; Yaʿqoūbī, *Hist.*, I, 314.

(2) Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 267-268; I. S., *Ṭabaq.* (= *Ṭabaqāt* d'Ibn Saʿd), IV¹, 161, 162, 164.

(3) *Aġ.*, XIX, 75, 76; comp. *ʿIqd*, III, 92; Ibn Hiśām, *Sīra*, 118-119.

(4) Cf. *Berceau*, I, 191, etc.

(5) *Aġ.*, XI, 45, 11 d. l.; cf. notre *Berceau*, I, 159.

PERPUSTAKAAN NASIONAL REPUBLIK INDONESIA

voix ne s'est élevée pour les tirer de leur erreur. La razzia était la vie, l'industrie nationale de la Saracène (1). Elle devenait blâmable, quand, cessant d'être collective, elle prétendait sans mandat officiel, opérer isolément et pour des motifs personnels, au lieu d'accepter le contrôle de la tribu, quand elle refusait enfin de travailler pour le compte de la communauté nomade. Mais jusque dans cette dernière occurrence, tous les contemporains ne pouvaient assez exprimer leur admiration pour l'audace et surtout pour les ruses des irréguliers. Or, au sein des Banoū Ġifār, on découvre l'existence d'un groupe permanent et compact de pillards (2), sans que leurs contribules jugent opportun de les désavouer (3). C'était là leur caractéristique. A eux, affirme-t-on, s'appliqueraient certaines invectives du Qoran contre « la duplicité des Bédouins, وممّن حولكم مِن الاعراب منافقون » (4). Ces vitupérations dateraient de l'époque où la majorité des Ġifār demeuraient attachés à l'alliance de Qoraiś et servaient dans les rangs des Aḥābīś. Le jour n'était pas loin, où le Prophète les comblerait de bénédictions eux et leurs rivaux d'Aslam.

Voilà pourquoi les Arabes hésitaient parfois à avouer leur qualité de Ġifārite, en présence des Mecquois, victimes de leurs rapines. Ce *nasab* ou désignation généalogique constituait une tare, même pour les néophytes de la tribu, venant offrir leurs services à Aboū'l Qāsim (5). Il en faisait partie, le célèbre

(1) Cf. *Berceau*, I, 177.

(2) La route caravanière de la Mecque en Syrie traversait leur pays; *Osd*, V, 187. Ġifār établis à 'Arǧ, à moitié chemin entre Médine et la Mecque; *Osd*, V, 20.

(3) Ils semblent plutôt en tirer vanité. Voyant un inconnu manquer de respect à la Ka'ba, ils s'écrient : ما اخلق ان يكون من بني بَكْر; *Osd*, III, 150, bas. Pour l'appellation de Banoū Bakr, voir une des notes suivantes.

(4) *Qoran*, 9, 102; cf. Wāḥidī, *Asbāb an-Nozoūl*, 194; Ṭab., *Annales*, I, 1619, 20; Ibn Hiśām, *Sīra*, 896, 927.

(5) C'est la conviction d'Aboū Ḏarr, كِرِه اني انتميتُ الى غفار; Ḥanbal, *Mosnad*, V, 175.

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.

Aboū Darr, vrai type de *ṣaʿloūk*, plus tard canonisé par l'islam et spécialement adopté par la Śīʿa (1). En considération des services rendus par les siens à Mahomet, les *Ṣaḥīḥ* (2) ont enregistré les *Manāqib* ou prérogatives de Ġifār. Le Maître a jugé suffisant de déplorer leurs excès (3). Commettant un jeu de mots sur le radical arabe, composant le nom de Ġifār, il a prié Allah de leur pardonner ce passé équivoque, غفار غفرها الله (4). Les nécessités de la lutte contre ses adversaires l'ont incliné à l'indulgence pour les exécuteurs de ses ordres (5). Il chercha à attirer de son côté les irréguliers de Ġifār (6). Qoraiśite lui-même, il pouvait difficilement s'illusionner sur la valeur militaire des courtiers et marchands, les Mohāǧir, arrachés par l'hégire à leurs comptoirs et à leurs guichets de la Mecque Pendant ses absences de Médine, il confiera volontiers à des Ġifārites la lieutenance de la cité (7), devenue sá capitale (8).

(1) I. S., *Ṭabaq.*, IV¹, 163, 8; *Osd*, V, 187-188.

(2) Moslim, *loc. cit.*; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 230, 369, 420; IV, 55, 57; Dārimī (ms. Leiden), *Mosnad*, 213, 214; Baġawī, *Maṣābīḥ*, II, 191-192; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* (Inde), II, 233, 234; Ibn Daibaʿ, *Taisīr al-Woṣoūl*, III, 109. Comp. Soyoūṭī, *Mauḍoūʿāt*, I, 75.

(3) I. S., *Ṭabaq.*, IV¹, 164. Les Ġifār sont communément appelés «Bakr ibn ʿAbdmanāt», dans la *Sīra*, *passim* et ailleurs, *Aġ.*, XIX, 74, 76.

(4) *Osd*, III, 178, 298 et *passim*. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 254.

(5) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, 3; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 74; notre *Moʿāwia*, 423. «L'Islam efface tout» (Mahomet); *Osd*, V, 54, 4; Ibn Hiśām, 717, 718.

(6) Il leur confie le commandement des plus dangereuses razzias, où les Compagnons qoraiśites redoutaient de s'exposer; Ṭab., *Annales*, I, 1575.

(7) I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 44, 77, 87. Kinānites, ils seraient moins tentés de pactiser avec les éléments douteux de Médine; *Osd*, IV, 250; Aboū Darr est du nombre; Ṭab., *Annales*, I, 1627; Ibn Hiśām, *Sīra*, 540, 662, 668, 725, 905, 966. Autres missions confiées à des Ġifār; *ibid.*, 716, 719; domestique ġifārī; *Osd*, V, 77.

(8) Mais il a commencé par se défier des Ġifār; cf. *Osd*, IV, 126, 7 d. l. Des Ġifārīs «assistent en spectateurs à la bataille de Badr, attendant l'issue pour piller»; *Osd*, V, 260, d. l.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

On comprendra d'autre part l'empressement témoigné par les Mecquois pour s'attacher d'aussi remuants voisins [1]. Il s'agissait de tourner cette dangereuse activité vers la défense de leurs intérêts politiques et commerciaux. Ainsi naquit l'idée de choisir parmi les nomades du Tihāma, Kinānites ou Ḫozāʿites, leurs mercenaires, le noyau principal, les gradés, l'état-major, dirions-nous, chargés d'encadrer et de commander les *Aḥābīš*, si célèbres dans l'exposé des *Maġāzi* ou campagnes du Prophète. La question des cadres ainsi résolue, ils les rempliront en enrôlant, en embrigadant les nombreux Africains, réunis à la Mecque [2]. Esclaves, manœuvres, hommes de peine, il était de tradition en Arabie d'employer à la guerre leurs aptitudes militaires universellement reconnues. Parmi eux, les petits dynastes, les émirs du Yémen et parfois des chefs du Ḥiǵāz [3] recrutaient leur garde particulière. Même après la douloureuse expérience de l'invasion aksoumite, Saif ibn Ḏi Yazan enrôle à son service les anciens soldats noirs d'Abraha [4]. Expérience dangereuse ! La mode se montrait plus forte. Les connaisseurs estimaient ce recrutement nègre bien supérieur à celui des Bédouins, si foncièrement indisciplinés, n'acceptant de se battre que quand l'existence de leur tribu se trouve en jeu. De nos jours encore, dans le Ḥaḍramaut, tous les soldats sont de condition servile [5].

[1] Ils terrorisent la foire de ʿOkāẓ, *Aġ.*, XIX, 74; *ʿIqd*, III, 91. Les «dix milles», notés *ibid.*, 92, 1, indiquent la longueur de la foire de ʿOkāẓ et non la distance entre ʿOkāẓ et Ṭāif, comme imagine l'auteur. La sœur d'A. Sofiān est mariée à un chef Ǵifārī ḥalīf de Qoraiš; *Osd*, III, 19.

[2] *Aġ.*, I, 52; Ṭab., *Annales*, I, 1620; *Chroniken*, W., III, 11.

[3] Chef de Hoḏail, يمشي ووراءه الاحابيش; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 36, 7. Évidemment des nègres; il ne peut être question de *ḥalīf* qoraišites dans ce texte.

[4] *Aġ.*, S. II, 53; comp. *Aġ.*, XI, 132, 10 d. l.; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 249, 18; H. Grimme, *Mohammed* (1904), p. 7.

[5] Snouck Hurgronje dans *Zeitsch. f. Assyr.*, XXVI, 223, 236, n. 3. Les nègres ont le sentiment de la discipline, Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 65-66.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Les montagnards de l'Abyssinie étaient donc, et sont demeurés depuis, les *Suisses* de la Péninsule. Ils n'en rappelèrent pas toujours les traditions de fidélité; il leur arrivera de se retourner contre leurs maîtres et de les assassiner [1]. En revanche, ils possédaient ce courage téméraire, contempteur du péril, qui a toujours distingué les soldats de leur race [2]. Qualité d'autant plus admirée des Arabes qu'ils en pouvaient constater la rareté autour d'eux. Aussi les héros les plus vantés de la période préislamite, la *ǧāhilyya*, étaient de sang mêlé. Rappelons les ʿAntar, les *corbeaux des Arabes*, اغربة العرب, ainsi nommés à cause de leur teint foncé et de leur descendance nègre [3]. A cette garde africaine, je crois devoir appliquer la description des « Abyssins debout, immobiles, lance au poing », esquissée par le poète Labīd :

.... حُبْشًا قيامًا بالحراب وبالاِلالِ [4]

Ibn Di'ba, un poète de Ṯaqīf, par ailleurs demeuré inconnu, atteste le souvenir gardé par les populations du mont Sarāt et du Ḥiǧāz des Abyssins, conquérants du Yémen, ainsi que de leur victorieuse promenade militaire au Tihāma. Il rappelle

Ces milliers de soldats, sombres comme un ciel d'orage.

Leurs cris assourdissent les coursiers et leur puanteur tient leurs adversaires à distance.

Démons nombreux comme les grains de poussière qui dessèchent la naissante verdure des arbres [5].

(1) Cf. *Ag.*, loc. cit.; *Osd*, V, 530.

(2) Le terrible ʿAlī de Tepelen avait lui aussi recruté en Égypte des bataillons nègres; M. de Vogüé, *Hist. orientales*, 177. Même observation pour l'armée égyptienne, avant et depuis Mehemet-Ali.

(3) Cf. *Berceau*, I, 192; Ǧāḥiẓ, *Opuscula*, 65-66 et tout son كتاب فخر السودان على البيضان, *ibid.*, p. 57, etc.

(4) Cf. Ǧāḥiẓ, *op. cit.*, 70, 12.

(5) Ibn Hiśām, *Sīra*, 27; Ṭab., *Annales*, I, 927; Nöldeke, *Perser-Araber*,

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Dans la garde particulière d'Aboū'l Qāsim, devenu souverain de Médine, le nègre Bilāl (1), et son frère Aboū Rowaiḥa (2) — *konia* caractéristique pour un homme de couleur — n'ont pu à eux seuls représenter leur race. La *Sīra* s'est spécialement intéressée à Bilāl. C'est pour avoir voulu avant tout reconnaître en ce personnage, « سابِق الحبشة, précurseur du peuple abyssin » — ainsi l'appellent les Encyclopédies consacrées aux Ṣaḥābīs (3) — le prototype et le patron des futurs muezzins, modestes acteurs, chargés de masquer par leur intervention le vide de l'ébauche liturgique du Vendredi. Cette tendance de la Tradition a tout bouleversé. Sinon il nous eût

194. A propos du poète Ḍoū Ġadan, Nöldeke, *ibid.*, observe naïvement : « Le poète paraît partager la même conception que la tradition en prose ! » Je le crois bien, la Tradition s'étant, conformément à sa constante habitude, ici encore inspirée de la poésie. A force d'insister, nous finirons sans doute par faire admettre ce principe capital dans la critique de la *Sīra* et du ḥadīṯ.

(1) Cf. *Fāṭima*, 68, 69. Pour la garde de Mahomet, cf. *Osd*, III, 36, 9. Bilāl marche, sabre dégaîné, devant lui; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǧ*, 119. Autres Abyssins chez Mahomet, le propre frère du Négus ! *sic !* Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 90, bas; *Osd*, V, 286. Nègres servant de gardes du corps dans les grandes familles mecquoises; *Osd*, IV, 253, 3-4.

(2) Le « père au petit parfum » (comp. Ibn Di'ba, cité ici). Autre Aboū Rowaiḥa, un Arabe. *Osd*, III, 200, 10, avait promis d'en parler, à la section des *konia*, vol. V. Cette promesse a été remplie avec usure (V, 195-196), puisque A. Rowaiḥa se trouve avoir été dédoublé. Un des deux a certainement joué un rôle militaire, puisque le Prophète lui confie un *drapeau* (V, 196, 4). Dans le même vol. V du *Osd*, autres Compagnons *dédoublés*, 58, 62, 70, 74, 75, 79, 80, 82, 87-88, 111, 119, 121, 125, 135-136, 164, 177; dans *Osd*, III, 296, 308, 322, 346, 362, 397, 404, 412, 417 et *passim*. Compagnons *triplés*, 303, 397; *Osd*, V, 148. Plusieurs de ces multiplications sont soupçonnées ou loyalement reconnues par l'auteur Ibn al-Aṯīr, par ex. *Osd*, III, 388; comp. encore *Osd*, III, 24, 25, 29-30, 35, 45-46, 57-58, 92-93, 94, 99-100, 117, 119, 120, 125, 146, 165, 167, 169, 172, 181, 200, 202, 243, 245, 249, 295, 369, 389. La confusion entre *Aboū*, père, et *Ibn*, fils, a, observe l'auteur, multiplié les Ṣaḥābīs; III, 165; comp. III, 388, 12, Ṣaḥābī apocryphe; V, 50-51 : Ṣaḥābī parmi les *ǧinn* : « mieux eût valu le laisser de côté », ajoute Ibn al-Aṯīr.

(3) Voir sa notice dans les *Osd* et les *Iṣāba;* les compilations d'Ibn al-Aṯīr et d'Ibn Ḥaǧar.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

été sans doute possible de montrer Bilāl manœuvrant à son rang et grade parmi les *Aḥābīś* de Mahomet et de retrouver parmi eux la même organisation qu'à la Mecque [1].

Arabes, Abyssins, visages clairs ou noirs,
Les hommes de la plaine et ceux de la montagne,
Les chasseurs du désert que la soif accompagne,
Et les coupeurs de route aux aguets, dans les soirs;
Tous sont là, différents par l'âme, par la race,
Mais tous unis ensemble et mêlés fortement
Ainsi que des moellons par le même ciment
Par les mêmes *ardeurs* et par la même audace [2].

Bédouins et Abyssins! Nomades du Tihāma et esclaves d'Afrique! Dans ce double milieu, se recrutait la force militaire de la république mecquoise. Voilà les réserves, où puisaient les Qoraiś pour reconstituer incessamment les cadres [3], pour combler les vides de leur milice. Dans cette organisation, on pourra regretter l'absence de l'élément national mecquois proprement dit, ou du moins sa proportion trop notablement inférieure. C'était une troupe de mercenaires. Mais ne l'oublions pas : Qoraiś formait une bien modeste tribu, numériquement trop faible pour occuper et remplir les étroites limites du territoire sacré. Elle tenait tout entière dans la vallée étranglée [4] abritant la Kaʿba. Depuis les jours où leurs ancêtres renoncèrent à la vie errante, le nombre des Qoraiśites n'avait guère augmenté. On aurait eu plutôt à constater leur diminution,

(1) Voir plus bas. Mahomet accueille largement les nègres marrons de la Mecque.

(2) Alf. Droin, *Poèmes d'Islam.*

(3) Ġifārite sayyd des *Aḥābīś; Aġ.*, XIX, 76. Nous étudierons plus loin l'organisation de ces cadres, avec ses éléments bédouins. Je soupçonne que les nombreux lieutenants ġifārīs de Mahomet à Médine avaient servi dans les Aḥābīś de la Mecque.

(4) Comp. Ibn Hiśām, 73, 9, explication du nom de Bakka : [فيها] يبدجون

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

sans les incessantes accessions, sans l'admission de nouveaux *ḥalīf,* alliés et métèques, au sein de la communauté primitive. Les conditions de l'existence dans ce couloir surchauffé par les *samoūm* du Ġaur, sans eau, sans air, sans arbres [1] se prêtaient mal au développement normal d'une agglomération urbaine. L'expansion de celle-ci n'avait pas marché de pair avec les remarquables progrès du mouvement économique. ليس بنا لنا بها مقام, la vie nous devient impossible à la Mecque» [2], disaient Ṣafwān ibn Omayya et ses collègues de la Mala' ou Grand Conseil qoraišite, lesquels disposaient pourtant de la ressource de villégiatures prolongées [3] dans leurs fraîches villas de Ṭāif [4] et du mont Sarāt.

Pour ces raisons, la Mecque se vit forcée d'escompter des dévouements mercenaires pour la protection de sa prospérité commerciale. Cette dépendance n'était pas sans présenter des dangers politiques [5]. Par ailleurs, les irréguliers, les brigands du Tihāma, les réfugiés et les esclaves grouillant dans les ergastules et les bouges des faubourgs, الظواهر, toutes ces bandes d'aventuriers, de déracinés, de sans-patrie dépassaient de loin en valeur guerrière le recrutement limité et de médiocre qualité que pouvait offrir le centre de la cité, le *Baṭḥā'* ou *Wādi,* le quartier aristocratique où résidaient les familles patriciennes. La journée de Badr en fournira la preuve. Malgré la supériorité du nombre et de l'armement [6], les Qoraišites s'y feront

(1) وادٍ غير ذي زرع; *Qoran*, 14, 40. En signe de sa mission, les Qoraiš réclament à Mahomet de leur créer «une palmeraie et des jardins»; *Qoran*, 17, 93; cf. *Osd*, III, 118. Voir le témoignage de S. Jean Damascène, cité dans *Zeitsch. für Assyriol.*, XXVI, 182, 7.

(2) Cf. Wāqidī, Kr. 196.

(3) Comp. *Osd*, IV, 108, 8, etc., طريبة domaine ṭaqafite d'Aboū Oḥaiḥa et conservant son tombeau.

(4) Nous renvoyons à notre monographie de Ṭāif.

(5) Voir plus bas.

(6) Pour l'armement, voir la fin de cette étude.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

battre à plate couture par les paysans de Médine et ce, pour avoir refusé d'attendre la mobilisation des *Aḥābīš*.

Nous sommes bien forcé d'en convenir : les Bédouins professaient une estime très limitée pour le courage des rivaux du Prophète. Cette opinion mérite de nous arrêter. Elle pourra nous servir de critère pour juger, évaluer les tenaces légendes accumulées autour des héros des *Maġāzi*, quand le moment viendra d'aborder la section militaire de la *Sīra*[1]. Le problème se trouve déjà soulevé dans une ancienne vie de Mahomet. En dépit de sa longueur, l'explication vaut d'être reproduite : « Il semble étonnant que les Arabes et surtout les Mecquois absorbés dans les délais du commerce ayent toujours été belliqueux. Un peuple sans cesse occupé de la passion d'accumuler des trésors doit être assez indifférent à la gloire que l'opinion attache à la profession des armes; mais en Arabie le commerce étoit lié au métier de la guerre; il falloit traverser de vastes solitudes . . . infestées de brigands qui dépouilloient les voyageurs . . . Il falloit toujours attaquer ou se défendre pour enlever ou pour conserver des caravanes. La vie des Arabes étoit un état de guerre, une pareille constitution familiarisoit avec les périls et entretenoit l'intrépidité nationale[2]. » Quoi de plus naturel? Nous ne demanderions qu'à souscrire, si, indépendamment de la *Sīra* et antérieurement à cette compilation, une tradition littéraire[3] ne s'était développée en contradiction formelle avec cette théorie aprioristique. Nous nous étions déjà permis de la révoquer en doute, à propos des prouesses surhumaines attribuées à ʿAlī et à Ḥamza[4]. On nous

(1) Voir le volume II[1] des *Ṭabaqāt*, d'Ibn Saʿd, consacré aux Maġāzi.
(2) Turpin, *Histoire de la vie de Mahomet*, I, 304-305.
(3) Principalement poétique.
(4) Voir notre *Fāṭima*, 29; comp. *Berceau*, I, 191, etc., 332, 334.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

a répliqué : « Tous ces Arabes, citadins ou scénites, étaient des guerriers-nés [1]. » Or ces scénites, par l'organe de leurs rimeurs, attestent leur goût médiocre pour les chants funèbres entonnés près de la tombe des héros. L'acclamation poétique : « لاتَبْعدْ, ne t'éloigne pas, ombre généreuse ! » [2], poussée par les femmes de la tribu, « les rappellerait-elle à l'existence » ?

La tribu impériale de Qoraiš a pris soin de placer sa réputation sous la sauvegarde de nombreuses recommandations [3], prêtées à Mahomet. On les trouve énumérées dans les *Ṣaḥīḥ* et dans les *Sonan*. Ces recueils attestent avec quelle attention jalouse la censure du califat a veillé sur le maintien de cette renommée. Nous sommes, croyons-nous, redevables au hasard, si les échos de la mauvaise humeur bédouine [4] ont échappé à cette surveillance ombrageuse. Donc, au dire des nomades, la coalition hostile à Mahomet se distinguait par son âpreté au gain et non moins par sa lâcheté. Ses caravanes osaient s'ébranler seulement, après avoir acheté à prix d'or la sauvegarde خفارة d'un puissant chef du désert [5]; elles s'avançaient sous la protection d'une nombreuse escorte de guides et de convoyeurs armés, بما فيها من الحماة والخفراء [6]. La Mecque semblait aux Bédouins le plus triste des séjours, « sans un

(1) C'est l'argument de Turpin.

(2) Pour cette formule élégiaque, cf. Rhodokanakis, *Al-Ḫansā' und ihre Trauerlieder*, 58, etc.

(3) Voir par exemple Ibn Daiba', *Taisīr al-Woṣoūl*, III, 108, 110; I. S., *Ṭabaq.*, I[1], 2.

(4) Comme ceux supprimés par Ibn Hišām dans son remaniement de la *Sīra*, 572, bas et *passim*.

(5) Précaution indispensable; cf. *'Iqd*[1], III, 91; *Ag.*, XIX, 75. Mahomet annonce comme un miracle qu'un jour une femme pourra circuler sans *ḫafīr*; *Osd*, III, 393.

(6) Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 66, 5; *'Iqd*[1], II, 80. Sur le courage des Mecquois, voir nombreuses références dans Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 31, 32.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

brin d'herbe, ni gibier de chasse, mais en revanche des marchands, aussi vils que leur métier»,

ولا مَرْتَع لِلعين او متقنَّصْ و لكنّ تَجْرًا و التجارةُ تُحقَرُ[1]

Les poètes bédouins se vantaient d'avoir percé les outres de vin, puis fendu le crâne à ces rapaces trafiquants. En réponse aux avanies essuyées devant le guichet des banquiers mecquois, quand leurs contribules venaient contracter un emprunt, solliciter une avance de fonds[2], les rimeurs du désert se déclaraient spécialement heureux d'avoir pu humilier l'insolence de ces financiers, «fiers à l'ombre de leur sanctuaire, tremblants de peur hors du territoire sacré et dissimulant sous des branches de palmier sauvage leurs charges, pour éviter la mort grâce à ce déguisement[3], lequel leur donnait des apparences de pèlerins». La découverte de cette ruse redoublait les fureurs des Bédouins contre les «avaleurs de polenta, *saḫīna*[4]», — un sobriquet de Qoraiš. On en retrouve l'écho, cinquante ans après l'hégire, dans cette virulente invective de Naǵāšī, laquelle lui vaudra les malédictions d'Ibn Qotaiba[5], fervent apologiste de la primatie et des prétentions qoraišites[6] :

Le clan de la *saḫīna*, qui donc en ignore la lâcheté? De temps immémorial, on ne connaît à leur actif ni un trait de gloire, ni un acte de générosité.

(1) Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 63. A propos de *Qoran*, *106*, Ṭabarī, *Tafsīr*, XXX, 172, affirme que les Bédouins respectaient les caravanes de Qoraiš. C'est la théorie officielle sur l'antiquité du *primat* qoraišite et sa reconnaissance universelle.

(2) Voir notre monographie de la Mecque.

(3) Ǵāḥiẓ, *op. cit.*, 63, 8-12; Bakrī, *Mo'ǵam*, 699, 8; Azraqī W., 155, 489.

(4) Références dans notre *Yazīd*, 45, n. 3; Ibn Hišām, *Sīra*, 705, 2.

(5) هجا قريشًا لعنَهُ الله; Qotaiba, *Poesis*, 190.

(6) Voir son كتاب العرب dans les *Rasā'il al-Bolaǵā'*, 2e édition par Moḥ. Kurd 'Alī.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Quel malheur pour l'univers et pour ses habitants de subir la souveraineté de ces nabots, de ces aristocrates (de contrebande) [1] !

Cette audacieuse satire, contemporaine du glorieux règne de Moʿāwia, dont la sympathique personnalité et les succès politiques auraient dû suffire pour réconcilier les Scénites avec la suprématie de Qoraiś, atteste la vivacité de leurs rancunes. Contemporain également, le vers suivant de Nagāśī appuie lourdement sur ce thème :

وحُقَّ لِمَنْ كانَتْ سَخِينة قومَهُ اذا ذُكِرَ الاقوامُ ان يتقنّعا [2]

Un membre du clan de la *saḫīna* [3] a le devoir de se voiler la face, en entendant mentionner les (autres) tribus.

L'habitude des Mecquois païens de recourir au courage des Aḥābīś, d'envoyer des nègres se battre à leur place, n'était pas de nature à les relever dans l'opinion des habitants du désert. Un distique proclame crûment ce sentiment et son ancienneté [4] atteste que le recours aux troupes noires n'était pas de date récente parmi eux :

فخُمْتم قريشًا بالفرار وانتم تمدّون سودانًا عظام المناكِبِ

Votre lâche fuite [5] a déshonoré Qoraiś; vous préférez enrégimenter des nègres aux épaules carrées.

Pour combattre, le cœur vous manque; bons tout au plus à figurer dans les rangs d'un cortège [6] !

Il n'y a donc plus de doutes à conserver. Les ennemis de Mahomet enrôlaient des mercenaires africains, de vrais

(1) Qotaiba, *Poesis*, 190 (éd. de Goeje).
(2) Qotaiba, *loc. cit.*; comp. notre *Califat de Yazīd Ier*, p. 45.
(3) Comp. Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, 175, 9, 15.
(4) هذا شعر هُجوا بهِ قديمًا; *Aġ.*, I, 20, 7.
(5) Comp. Al-Ḥaiqaṭān; Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 61, 1.
(6) *Aġ.*, I, 20.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

nègres «aux épaules carrées». Ce dernier trait nous campe bien devant les yeux ces fils de Cham, nous les montre faits comme ceux de nos jours, nous enlevant de la sorte la possibilité de les confondre avec les Scénites au teint brûlé par les ardeurs du Ġaur[1].

Mais que pouvaient bien représenter les mystérieux *Aḥābīš*, si souvent mentionnés par nous? Wellhausen[2] s'en tire à bon compte, en tranchant avec sa brièveté coutumière : «Die politischen Verbündeten der Quraisch sind . . . die Ahabisch.» C'est, traduite en allemand, la conception de la *Sīra*. La forme du vocable, rappelant le nom des Abyssins, invite pourtant à refléchir[3]. Effectivement le collectif *Ḥabaś* «Abyssins» a pour extension *Oḥboūś* et pour pluriel de ce dernier la forme *Aḥābīš*[4]. Tant *Oḥboūś* que *Aḥābīš* désignent des noirs, des aborigènes de la côte africaine de l'Érythrée. Aux débuts du VIIe siècle de notre ère, il dénotait tout spécialement des soldats, des mercenaires nègres[5]. En dépit des douloureux souvenirs laissés par l'occupation éthiopienne, les roitelets du Yémen recrutaient, on l'a vu, parmi les Abyssins, leurs gardes du corps. C'était la mode, semble-t-il, mode d'ailleurs imposée par les répugnances de l'Arabe contre toute contrainte militaire. Jadis, en Europe, pas de cour princière sans garde suisse : ainsi au

(1) Les «deux Ġaur du Tihāma, غورا تهامة» de nos textes.

(2) *Reste arab. Heidentums*, 86, n. 3.

(3) Comp. Cl. Huart : «Aḥābich... dont on ne peut s'empêcher de rapprocher le nom de celui de l'Abyssinie, Ḥabach»; *Nouvelles recherches sur la légende de Selmân du Fars*, p. 3.

(4) Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 119, 6; *Tāǵ al-ʿAroūs*, IV, 292; Dozy, *Supplément*, I, 245. Autre pluriel حُبْشان; *Aġ.*, II, 68. Dans Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, p. 179, 1 v. رجال من الاحابيش désigne des Bédouins. Nous verrons pourquoi.

(5) *Aġ.*, XVI, 73, bas; 75, 7; Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 70, 5; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* (Cheikho), 53, 6, cite *ʿAǵǵāǵ*, احبوش من الانباط, donc étrangers à la race arabe!

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Yémen, on ne concevait pas le pouvoir royal sans l'appareil traditionnel des Aḥābīś. Aboū 'ṭ-Ṭamaḥān l'atteste dans un curieux distique. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ce poète bédouin parmi les spadassins, *ḥalīᶜ*, réfugiés à la Mecque. Comme nous le voyons honoré du titre de *ḥalīf*, allié[1], fêté par le patriciat qoraiśite, nous pouvons supposer qu'il mit son épée au service de ses hôtes. Son témoignage mérite donc d'être recueilli :

لوكنتُ فى ريمان تحرسُ بابَهُ اراجيل اُحبوش وِ اغضف آلِف
اذا لَاتَتْنِى حَيث كنتُ منيَّتِى يجُبُّ بها هاد بأَمرى قَايف[2]

En guise de traduction, nous transcrivons ici le quatrain bien connu de Malherbe. Les deux poètes ont exploité la même métaphore. Au palais de Raimān, Malherbe a substitué le Louvre et la garde suisse aux Aḥābīś de la préhistoire islamique :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Les *Aḥābīś* de la *Sīra* et des *Ṣaḥīḥ* seraient donc des soldats nègres. Cette question des troupes noires, si longtemps débattue de nos jours[3] au sein des nations colonisatrices[4], la Mecque l'avait résolue depuis treize siècles. Dans les armées qoraiśites, nous devons donc nous attendre à rencontrer des bataillons nègres. L'expérience a certainement paru concluante,

(1) Du hāśimite Zobair, fils de ʿAbdalmoṭṭalib.
(2) *Ag.*, XI, 132. Pour Raimān, cf. Hamdānī, *Ǵazīra*, 224, 8.
(3) Ces pages furent écrites un an avant la grande guerre.
(4) Cf. *L'armée noire*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1912, p.849-870.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

car nous voyons la tradition conservée jusque sous le califat ʿabbāside (1), même après la création d'une véritable armée arabe au 1er siècle de l'hégire (2). Elle à inspiré au spirituel Ǵāḥiẓ un de ses plus piquants paradoxes, le *Kitāb faḫr as-Soūdān*, publié dans les *Opuscula* (3). Le fécond polygraphe y défend la supériorité militaire des nègres sur les blancs, على البيضان, à savoir sur les Arabes (4).

En partant tumultuairement pour Badr, les banquiers mecquois commirent, nous l'avons dit, l'imprudence de ne pas attendre la mobilisation de leurs Aḥābīš. A peine prirent-ils le temps de réunir et d'équiper sommairement une petite troupe d'Abyssins. En route, la *Sīra* nous montre ces derniers « s'amusant à lancer le javelot », leur arme favorite (5), خرجوا بالحبش يتقاذفون بالحراب (6). Les Mecquois n'auraient pas confié des armes à des esclaves ordinaires. Waḥśī (7), le meurtrier de Ḥamza, était certainement un soldat, rompu au métier de la guerre. « Au jet du javelot, il manquait rarement le but, قلما اخطأ بها شيأ (8). » Dans ces Abyssins armés (9), nous sommes donc

(1) Cf. Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 70, 71; Azraqī W., 194, 12, nègres dans l'armée de Ḥaǵǵāǵ, assiégeant la Mecque; Balāḏorī, *Ansāb al-Aśrāf* (ms. cit.), 697 *b*. Gendarmerie nègre à Médine sous les Marwānides; *Aġ.*, II, 119.

(2) Principalement par les Omayyades (voir notre *Moʿāwia*), grâce surtout à l'incorporation des Arabes de Syrie, partiellement formés à la discipline romaine.

(3) Édition posthume du regretté Van Vloten.

(4) Dans son titre il n'a pas osé mettre على العربان.

(5) Cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 582, 6. A propos de Waḥśī يقذف بحربة له قذف الحبشة, Ṭab., *Annales*, I, 1385.

(6) Wāqidī, Kr., 32.

(7) Voir sa notice « من سودان مكة » dans *Osd*, V, 83.

(8) Wāḍiḥī, *Asbāb*, 215-216. Waḥśī se serait retiré du combat, après avoir tué Ḥamza; Ibn Hiśām, *Sīra*, 564. Insinuation pour faire croire que les nègres n'étaient pas de vrais soldats. Pour l'habileté à l'escrime des Abyssins, sabre et bouclier, cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 328, 1.

(9) Attachés aux expéditions de Qoraiś, à Badr et à Oḥod. Waḥśī reparaît

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

autorisé à reconnaître nos Aḥābīś et à leur supposer une mission plus sérieuse que celle de distraire leurs maîtres, au cours du voyage, par leur adresse à l'escrime. Ainsi le voudraient les *Maġāzi*. Ces nègres formeraient — dans son exposé — le pendant masculin aux musiciennes, également esclaves, amenées par les riches marchands de Qoraiś. Les *Ṣaḥīḥ* nous montrent quelque part, à Médine, des Abyssins chargés d'amuser la favorite ʿĀiśa par leur escrime. Appartenaient-ils à la garde nègre du Prophète?

Sur le champ de bataille d'Oḥod, la *Sīra* mentionne la présence «des Aḥābīś et des esclaves de la Mecque, احابيش وعبدان اهل مكّة »[1]. En d'autres termes — la conjonction *et* ayant ici une valeur non pas disjonctive mais explicative — les *Aḥābīś* en question ne peuvent être que des Abyssins; عبدان ne comporte pas d'autre signification. Car à cette époque l'immense majorité des esclaves dans l'Arabie occidentale se composait de nègres. Avant nous, les érudits musulmans ont déjà soupçonné cette identification. Parmi les nombreuses fantaisies étymologiques[2] inspirées par le nom des Aḥābīś, les lexiques énumèrent chez cette milice la couleur foncée du teint, لاسوادهم[3]. L'ensemble de ces indices nous permet de conclure en sûreté de conscience à la nationalité africaine des Aḥābīś. Ils formaient des régiments nègres, les précurseurs de nos vaillants *ʿAskarīs* érythréens[4], comme eux originaires des rives occidentales de la Mer Rouge. Coïncidence curieuse!

dans la guerre contre Mosailima sous Aboū Bakr. Rien ne prouve qu'il y représentât seul sa race.

(1) Hiśām, *Sīra*, 561-562. Wāqidī, Kr., 221, 278-279, عبيد قريش (des nègres) combattent à Oḥod; Waḥśī en fait partie; Wāqidī, Kr. 221, 278-279. De même *Ṣo'āb;* voir plus loin.

(2) Voir plus bas. Ibn al-Aṯīr, *Nihāia*, I, 196.

(3) *Tāǵ al-ʿAroūs*, IV, 293.

(4) Lignes écrites à Rome, au cours de la campagne italienne en Tripolitaine, pendant que les *ʿAskarīs* érythréens sillonnaient les rues de la capitale.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Chez les anciens Arabes, le vocable ʿ*askar*, ʿ*asākir* aurait désigné des mercenaires, des troupes soldées, par opposition aux combattants indigènes luttant pour la défense de leurs foyers. Ainsi du moins paraît l'avoir entendu le poète médinois Qais ibn al-Ḫaṭīm, mort quelques années avant l'hégire[1]. Aurait-il pensé aux condottieri de la Mecque, à ce ramassis de Bédouins et de nègres joints à l'armée qoraišite, insinué enfin que ses concitoyens, les futurs « Auxiliaires » du Prophète, étaient trop fiers pour accepter des secours mercenaires? Étant donné les relations médiocrement cordiales ayant toujours régné entre les deux cités, la supposition ne présente rien d'invraisemblable.

La conclusion à laquelle ces développements nous ont amené, la *Vulgate* islamique, chronique légendaire imprégnée de préjugés impérialistes, histoire consignée dans les diverses rédactions de la *Sīra* et des *Maġāzi*, ne pouvait la trouver à son goût. Décidément elle tournait trop peu à l'honneur des concitoyens de Ḫālid ibn al-Walīd, de ʿAmrou ibn al-ʿĀṣi[2], de tant d'autres capitaines qoraišites, justement vantés, de l'expansion arabe[3]. Elle projetait une ombre fâcheuse jusque sur les exploits fabuleux de ʿAlī et de Ḥamza[4], héros des *maśāhid*, des épiques batailles de la foi. Nous devons nous contenter de signaler ici cette antinomie. Les tentatives d'atténuation ne manquent pas pourtant chez nos auteurs, visiblement embarrassés du rôle militaire revenant à des esclaves nègres. C'est ainsi qu'à Oḥod ils ont placé les Aḥābīš à la suite du Médinois Aboū ʿĀmir ar-

(1) Voir son *divan* (éd. Kowalski), *18*, 3.

(2) Ce dernier, antérieurement à son départ pour Médine, aurait consacré tout son temps au commerce et aux négociations diplomatiques.

(3) A la Mecque, ceux des « faubourgs, الظواهر », où demeuraient la plupart des esclaves, se vantent des services militaires rendus aux *Biṭāḥīs* ou patriciens; comp. *Ag.*, IV, 155, bas.

(4) Il tue 31 ennemis de sa main à Oḥod; *Osd*, III, 185. Pour ʿAlī, voir le résumé de ses exploits dans *Osd*, IV, 19-21.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Rāhib[1]. La combinaison leur permettait d'humilier en même temps le chef chrétien, devenu odieux à la tradition médinoise pour avoir préféré son indépendance personnelle au régime autocratique établi par le Prophète. Une autre version va jusqu'à prétendre qu'on leur a refusé le droit de combattre pour les laisser à la garde des bagages[2]. Autant de remaniements trahissant l'embarras des annalistes anciens ! Comment n'ont-ils pas éveillé plus tôt les soupçons des orientalistes, s'obstinant à voir dans les Aḥābīš « die politischen Verbündeten der Quraisch » (Wellhausen)?

A Oḥod, grâce à l'écrasante supériorité du nombre et à la fougue de ses Aḥābīš, la Mecque triompha de Médine et de Mahomet. Ce succès va soumettre à une nouvelle épreuve l'ingéniosité des vieux chroniqueurs, désireux de sauvegarder l'amour-propre des combattants[3]. Au cours de la bataille, neuf porte-drapeaux s'étaient fait tuer en défendant l'étendard de Qoṣayy[4]. Il faut renoncer à compter les fragments de provenance poétique dont se compose la mosaïque de la *Sīra*[5]. Cette compilation s'empresse de recueillir, à la suite de Ḥassān ibn Ṯābit[6], le geste tout à l'honneur du courage mecquois. Après la mort de ses défenseurs d'office, le drapeau serait demeuré abandonné, si une des femmes emmenées par les païens « pour se donner du cœur, لنلا يفرّوا »[7], si une certaine ʿAmra al-Ḥāriṯyya ne se fût dévouée pour le relever. Dans

(1) Voir ce nom à l'*index* d'Ibn Hišām, *Sīra*. Samhoūdī, I, 203.

(2) Wāqidī, Kr., 227; *Ag.*, XIV, 12.

(3) Battus par des nègres !

(4) Le grand étendard de la Mecque, hérité de l'ancêtre Qoṣayy, l'auteur légendaire de la Constitution qoraišite.

(5) Thèse que nous défendons depuis plus de dix ans; cf. notre *Qoran et Tradition*, extrait des *Recherches de sciences religieuses*, n° 1, 1910.

(6) *Divan*, 5, 17; Wāqidī, Kr., 223, etc.

(7) Ṭab., *Annales*, I, 1385. Dans les armées du Prophète, on leur assigne le rôle de cantinières et d'infirmières ! Voir plus bas.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

l'armée mecquoise, « on ne rencontrait plus, au dire de Ḥassān, d'épaules assez robustes pour soutenir ce noble fardeau, lequel réclame des héros;

لَمْ تُطِقْ حملَهُ العواتقُ منهم إنّما يحملُ اللواءَ النجومُ[1]

« Sans la vaillante Ḥārit̲yya, reprend le chantre de Médine, les Qoraiś eussent été vendus comme des esclaves sur les marchés du Ḥigāz »,

فلولا الحارثيّة اصبحوا يُباعون فِي الاسواق بَيْعَ الجلابب[2]

En dépit des insinuations contraires de la *Sīra*, des nègres — sans parler de Waḥśī — ont dû combattre à Oḥod, puisque nous voyons l'étendard finalement repris par Ṣo'āb[3], un Abyssin, lequel se fit littéralement hacher pour sa défense. Nouveau détail exploité par l'implacable Ḥassān : « Vous avez, clame-t-il aux Mecquois, abandonné l'emblème de votre honneur militaire à un nègre, la dernière des races qui foulent la poussière de cette terre. » Voilà qui s'appelle parler clair!

جعلتم فخْرَكم فيه لِعبدٍ مِن الّلم مَن يَطَأ عَفَرَ التُرابِ[4]

Ḥassān a, nous le savons, la langue fort méchante[5]. A tout prix, il a tenté d'embellir la lamentable défaite, à Oḥod,

(1) *Divan*, 5, 22. Scolion, *ibid.*, p. 19, النجوم الاشراف المعرقون.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 571.

(3) Pour tout arranger, on le dit esclave des ʿAbdaddār, les porte-drapeaux; Wāqidī, Kr., 225. La *Sīra* n'explique pas comment le drapeau passe de ʿAmra à Ṣo'āb. Pour se guider, elle n'a que les vers de Ḥassān (Ibn Hiśām, *Sīra*, 570-571, 610; Wāqidī, *loc. cit.*), où elle est allée s'inspirer. Ses lacunes répondent exactement à celles de la documentation poétique.

(4) *Divan* (éd. Hirschfeld), 200, 2.

(5) Ibn Hiśām supprime nombre de ses vers; *Sīra*, 523, 524, 10; 572, 581, etc.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

de ses compatriotes et des musulmans. Le plus surprenant, c'est l'inconscience de la *Sīra*, se bornant à traduire en prose les allégations du redoutable satirique (1). Nous n'aurons garde de déplorer cette naïveté. En nous permettant de surprendre une fois de plus ses procédés de documentation, cette méthode achève de nous enlever nos dernières illusions sur la politique réaliste des concitoyens païens de Ḫālid ibn al-Walīd. Les témoignages sont trop précis, trop concordants pour pouvoir être éliminés.

Dans leur langage savoureux, les Bédouins les comparaient au lézard, parce qu'au moment du danger ces prudents financiers se renfermaient dans les limites du territoire sacré (2), comme le lézard dans son trou, سُمّي قريش البطاح الضبّ لِلرومها [l. لِلزومها] الحَرَم (3). La pittoresque similitude vise les Mecquois du centre, ceux des quartiers aristocratiques, les gros banquiers de la cité, قريش البطاح (4). A Médine, les Anṣāriens, les vainqueurs de Badr — ils pouvaient parler en connaissance de cause — les jugeaient avec encore moins de ménagements. Ils les comparaient à de vieilles mégères chauves; sur le champ de bataille, ils n'auraient déployé ni plus de cœur ni plus de résistance (5). Les Juifs de Médine croyaient devoir prévenir Mahomet de ne pas tirer des conclusions exagérées de son trop facile triomphe sur un ramassis de bourgeois présomptueux, «sans entraînement ni formation militaires, اغمار لا يعرفون القتال (6)». L'empereur Guillaume ne

(1) Sans *isnād* ou avec des *isnād* quelconques, حدثني بعض اهل العلم; Ibn Hišām, *Sīra*, 570, 7. Wāqidī les supprime pour le détail de sa narration.

(2) Ainsi firent-ils au début de la guerre du Fiǵār.

(3) Balāḏorī, *Ansāb* (ms. cité), 22 *b*.

(4) Comp. la formule : مِن قريش الظواهر وليسَ مِن قريش البطاح; *Osd*, III, 173. Pour les clans entrant dans la composition du dernier groupe, voir *Chroniken* W., II, 339, bas.

(5) Comp. les vers de Ka'b ibn Mālik sur Badr; Ibn Hišām, 528, 8, etc.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*, 383, 7.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

s'est pas exprimé avec plus de dédain sur le compte de « la misérable armée de French ». Ce fut au point que le Prophète, pour défendre la réputation des Mecquois, jugea utile de protester devant ses Compagnons anṣāriens[1]. Un des fuyards de Badr, le Maḫzoūmite Ḥāriṯ ibn Hiśām s'était vu violemment pris à parti par Ḥassān ibn Ṯābit. Le malheureux, poète lui-même, n'imagina pas de meilleure défense à opposer que le vers suivant : « Continuer *seul* le combat, c'était courir à la mort. Bravade inutile ! Mon sacrifice n'eût pas retardé le succès de l'ennemi »;

وعلمتُ اني إن اقاتِلُ واحدا أُقتَلْ ولا يضْرر عدوّي مَشْهدي [2]

Impossible d'avouer plus cyniquement sa couardise et celle des vaincus à la fameuse journée. Le vers fâcheux n'empêcha pas le rimeur Maḫzoūmite de continuer à jouir de l'estime générale. Lorsque dix ans plus tard, il quitta définitivement la Mecque, toute la cité tint à honneur de lui faire la conduite. Jamais on n'assista à pareille scène de désolation et de larmes, لم يُرَ يومٌ كان اكثر باكيًا وباكية [3]. Évidemment ces hommes se connaissaient entre eux et savaient se montrer indulgents pour les moins pardonnables défaillances du courage viril [4]. Raison de plus pour la *Sīra*, pour l'histoire officielle, de chercher à dissimuler que ces personnages, — dont on oublie momentanément la longue opposition au Prophète — se soient mis à couvert derrière des esclaves et des nègres,

(1) Wāqidī, Kr., 110, 5; 178, 1. Devant les mêmes, il défend la réputation de beauté des Mecquoises; *Osd*, III, 273, 7 d. l.

(2) Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, *3*, 11, etc.; *151;* Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 95, 4 [le sigle E renvoie à une édition égyptienne]; Ibn Hiśām, *Sīra*, 523. Pour les compositions poétiques de Ḥāriṯ, voir Ibn Hiśām, 517, 523, 530, 569.

(3) Cliché reproduit dans le *ḥadīṯ* à des milliers d'exemplaires. Comp. *Ag.*, XI, 152, *Berceau*, I, 196. Samhoūdī, *Wafā'*, I, 327; II, 409, 3.

(4) A Ḥodaibyya, Mahomet leur fait jurer de ne pas fuir; *Osd*, III, 265, 6.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

احابيش وعبدان اهل مكّة. Faut-il revenir sur la synonymie de ces vocables? Si les Aḥābīś représentaient l'ensemble des «alliés politiques, die politischen Verbündeten» de Qoraiś, comment leur nom serait-il devenu la dernière des injures? C'est pourtant le cas chez Ḥassān ibn Ṯābit, virtuose de l'invective, mais excellent *teste di lingua*, pour le style de son époque. S'attaquant à des Bédouins, ennemis du Prophète, le satirique médinois les traite de «ramassis d'Aḥābīś, sans généalogie, à la façon des nègres, انتم احابيش جُمِّعْتم بلا نَسَبٍ»[1]. Dans la conception traditionnelle, ce trait, qui est et veut être méchant, se change en *telum imbelle sine ictu*.

On pouvait pardonner aux concitoyens d'Ibn Ǵodʿān, d'Aboū Oḥaiḥa et d'Aboū Sofiān d'avoir fait appel au courage de leurs voisins bédouins[2], aux brigands, *loṣoūṣ*, d'Aslam et de Ġifār; des compatriotes après tout! Nous entendrons plus tard le calife Moʿāwia, l'incarnation de la science gouvernementale chez les Arabes[3], féliciter les nomades de pouvoir se battre pour Qoraiś[4]. Ce grand manieur d'hommes pouvait se permettre ce genre d'éloquence[5]. Non pas pourtant au point d'en imposer à la finesse des poètes. Tout en subissant la fascination exercée par l'illustre souverain omayyade, les bardes bédouins observaient malicieusement que «la tribu de Qoraiś gardait pour elle les délices du pouvoir et utilisait les

(1) *Divan*, 61, 3.

(2) C'est l'interprétation de la *Sīra* pour la question des Aḥābīś.

(3) Voir notre *Moʿāwia* et la Conclusion du *Berceau de l'Islam*, I, 332-334.

(4) *ʿIqd*, II, 41, 16. Le vrai type du courage mecquois, c'est le Prophète, c'est encore Aboū Bakr, tous deux dans le عريش, tente de feuillage à Badr, surveillant, dirigeant à distance les manœuvres; *Osd*, III, 212. Dans les *maśāhid*, les Anṣārs se font surtout tuer. A Badr, l'ange Gabriel reproche naïvement au Prophète : انت في الظلّ واصحابك يقاتلون في الشمس; *Osd*, V, 166, 5. Trait délicieux et sans arrière-pensée!

(5) Mahomet présente les Bédouins comme destinés à combler les vides et compléter le nombre des musulmans; *Osd*, III, 90, 8.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Arabes dans la défense des provinces les plus exposées, comme le Ḫorāsān;

تولّتْ قريش لذّةَ العيش واتّقَتْ بنا كلَّ فجّ مِن خراسان اغْبرا[1]

Antérieurement à l'hégire, au mouvement impérialiste arabe, issu des *fotoūḥ*, de l'épopée des conquêtes, les nomades se montrèrent moins endurants. Leurs poètes se vantent «des coups vigoureux portés aux mangeurs de *saḫīna*». Que n'auraient-ils pas fait, «si la nuit, si le respect pour le territoire sacré» n'avaient arrêté leur fureur?

يا شِدَّة ما شدَدْنا غير كاذِبةٍ على سَخِينة لولا اللّيلُ والحَرَمُ[2]

Les Banoū Ġifār s'étaient mis, nous le savons, au-dessus de ces scrupules religieux[3]. Les autres Bédouins ne parlaient de rien de moins que de «les renvoyer à coups de sabre tous en masse lécher leur *saḫīna* à la Mecque»,

اذًا لَضرْبتم حتّى يعودوا بمكّةَ يلْعقون بها السخينا[4]

Ces invectives passionnées, on aurait tort de les prendre à la lettre. Mais il devenait temps d'écarter tous ces souvenirs, d'étouffer l'écho de ces rappels, humiliants pour l'amour-propre des gouvernants qoraiśites. Voici donc le biais adopté par la *Sīra* et par l'historiographie, écrites sous la surveillance jalouse des califes de Bagdad, bénéficiaires intéressés des vieilles prétentions qoraiśites.

(1) Aboū Tammām, *Ḥamāsa* (Freyt.), 667. On présente les Bédouins comme «la réserve de l'islam, مادّة الاسلام»; *Osd*, III, 380; cf. notre *Berceau*, I, 332, etc.

(2) Ǧāḥiẓ, *Avares*, 258; *Aġ.*, XIX, 76; *'Iqd*, III, 92.

(3) Voir plus haut.

(4) Ǧāḥiẓ, *Avares*, 258; cf. notre *Yazīd*, 46.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Après le *fatḥ*, occupation, de la Mecque, le Prophète se proposait de marcher contre les Hawāzin. Ses concitoyens lui conseillèrent de mobiliser les esclaves nègres, en vue de cette expédition (1). Ce recrutement ne leur était donc pas inconnu. Mais à leurs ouvertures, Mahomet aurait répondu : « Aucun fond à faire sur les soldats abyssins; affamés, ils volent; rassasiés, ils se livrent à la débauche, لاخير في الحبش إن جاعوا سرقوا وإن شبعوا زنوا » (2). Le verdict est péremptoire et l'exécution complète ! Que les polythéistes, les vaincus de Badr, du Ḫandaq et du *fatḥ* ont été de médiocres soldats (3), qu'habituellement des mercenaires les ont suppléés sur les champs de bataille, il devenait difficile d'en disconvenir ouvertement. Un compromis s'imposait ! Le Maître, dont la Tradition ne cesse d'invoquer l'autorité, n'avait-il pas loué Ḫālid ibn al-Walīd d'avoir « consacré ses esclaves (4) au service d'Allah, في سبيل الله » (5), en d'autres termes, à la guerre sainte. Seulement — et sur ce point on n'admettra aucun tempérament, aucune concession — les Aḥābīš de Qoraiš n'avaient rien de commun avec les nègres, avec « ce rebut de l'humanité », avait dit Ḥassān ibn Ṯābit (6) dans son invective contre les Qoraiš. Bédouins authentiques, ils appartenaient aux tribus du Tihāma, du Ḥiǵāz méridional, aux groupes nomades de Kināna (7) et

(1) *Aġ.*, I, 32. Il s'agissait principalement des nombreux esclaves noirs des Maḫzoūmites.

(2) *Aġ.*, I, 32. Soyoūṭī, *Mauḍoū'āt*, I, 231.

(3) Ils assistent surtout en spectateurs à la bataille de Ḥonain : كثير شحم بطونهم, ainsi les décrivaient les Anṣārs.

(4) رقيقه, évidemment nègres; la Mecque comptait alors peu d'esclaves blancs. Ḫālid était Maḫzoūmite; cf. *Aġ.*, I, 32.

(5) Aboū 'Obaid, *Ġarīb al-ḥadīṯ* (ms. de Kuprulu, Stamboul), 100 *b*.

(6) *Divan*, 200, 2, cité précédemment.

(7) جمع من كنانة غير عُزّل; Ibn Hiśām, *Sīra*, 701, 9, poète mecquois contemporain.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

de Ḫozā'a. Voilà les milieux exclusivement arabes[1], où les Qoraiś, en vertu d'accords conclus, allaient recruter leurs auxiliaires, تستجلب العربَ في بواديها[2]. Il leur arrivera même de prendre une tribu entière à la solde de la Mecque, استاجروا حيًّا مِن قبائل العرب[3].

Il faut avoir l'esprit bien mal fait pour ne pas se contenter d'explications aussi satisfaisantes. Reste pourtant une difficulté : l'étrange ressemblance du vocable *Aḥābīś* avec le nom des riverains occidentaux de l'Érythrée. Rien de moins embarrassant que cette étymologie pour la fertile imagination des philologues arabes, jamais à court de rapprochements et de gloses opportunistes. Ces opérations se trouvent singulièrement facilitées par la souplesse et la variété inouïes des racines de l'idiome bédouin. Donc, au sujet d'*Aḥābīś*, ce serait s'égarer d'y vouloir reconnaître une relation étymologique avec le nom des *Ḥabaś*, *Oḥboūś* ou Abyssins. Ne possède-t-on pas le verbe تحبّش « se réunir » ; explication patronnée par d'éminents philologues arabes[4] ? Les Aḥābīś étaient — on veut bien en convenir — des *bravi* soldés, des mercenaires à gages. Mais si la Mecque s'est décidée à acheter leur concours pour compléter ses cadres, combler les vides de son organisation mili-

(1) Qotaiba, *Ma'ārif*, E., 207; *'Iqd*, II, 47; Azraqī, W., 71; Bakrī, *Mo'ǵam*, 263-264; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 119; Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E., III, 211; *Aǧ.*, XIX, 76, 4. Depuis l'hégire, Ḫozā'a pencha surtout vers l'alliance avec Mahomet; Wāqidī, Kr., 329; Ṭab., *Annales*, I, 1535.

(2) Wāqidī, Kr., 211. Comp. Ḥassān cité plus haut جمعتم بلا نسب, des Bédouins réunis au hasard du recrutement. La Tradition n'en demandait pas davantage.

(3) Wāqidī, Kr., 362. L'article *Aḥābīś* manque à l'*Encycl. de l'Islam*. Faut-il les reconnaître dans les اوباش واتباع قريش qui au *fatḥ* résistent à Ḫālid ibn al-Walīd? Ṭab., *Annales*, I, 1635; Ḥāzimī, *Nāsiḫ wa Mansoūḫ*, 154?

(4) Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* (Cheikho), 53, 706. Ḥammād ar-Rāwia cité dans Qotaiba, *Ma'ārif*, W., 302. Comp. Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, *63*, 3. Voir les variantes au texte d'Ibn Hiśām, *Sīra*, 246, 1, vol. II, p. 80.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

taire [1], ce fut en leur qualité de confédérés de Qoraiš. Des conventions antérieures avaient prévu le cas, déterminé le *casus foederis*. Quant au nom collectif donné aux condottieri, Aḥābīš rappelait le mont Ḥabaši, où l'alliance aurait été solennellement jurée, حُلفاء قريش تحالفوا تحت جبل يُقال له حبشيّ فسمّوا الاحابيش [2]. Quoi de plus simple? Foin de l'hypercritique! Celle-ci demandera peut-être : pourquoi, à propos d'une convention mecquoise, aller chercher hors du *ḥaram* le théâtre d'un serment religieux? A la Mecque, les sanctuaires abondaient et, au dire de la Tradition, on accourait des quatre coins de l'Arabie, sans parler de la Syrie et de la Mésopotamie [3], afin d'y conclure ou renouveler des alliances. Le lieu de la convention n'a pu être imposé ou conseillé par une des tribus contractantes, celles-ci appartenant aux groupes ennemis de Kināna et de Ḫozā'a. Certains auteurs semblent avoir soupçonné la valeur de l'objection. Ainsi Ya'qoūbī place au parvis de la Ka'ba la confédération ou *ḥilf* des Aḥābīš [4]. Présentée de la sorte, la mise en scène devient plus impressionnante, mais en supprimant l'étymologie complaisante fournie par le mont Ḥabaši, elle remet en question la manipulation philologique.

A cette dernière exégèse, produit de l'érudition livresque, je reprocherai d'être simplement ingénieuse. Son apparente subtilité ne tient compte ni de la géographie ni même de la grammaire. Le site précis, sa nature exacte — vallée ou mon-

(1) Ainsi aurait agi un chef de Baǧīla, استأجر; *Aġ.*, XVIII, 213, 3 d. l.

(2) Ibn Doraid, *op. cit.*, 119. Comp. Ibn Hiśām, *Sīra*, vol. II, 80.

(3) C'est ainsi qu'on amène à la Mecque les tribus de Kalb et de Taǧlib.

(4) *Hist.*, I, 278, 279. L'histoire s'est inspirée — comme de coutume — de la poésie; cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 556, 3 d. l., où le «Ḥaṭīm» se trouve mentionné, un fétiche dont l'identification reste encore à établir. Nous y reviendrons dans nos études sur la religion préislamique.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

tagne ? — demeurent ignorés (1). On se contente de le mettre dans la région de la Mecque ou dans le district du Tihāma. Une localisation aussi vague doit justement paraître suspecte. Les auteurs des inappréciables *Moʿǵam* professent trop souvent une répugnance marquée pour résoudre par la méthode de l'autopsie les problèmes de la géographie arabe. Ce manque de critique, cette sorte d'inertie intellectuelle diminuent notablement la valeur de leur riche documentation. Yāqoūt, l'expéditif encyclopédiste, propose de placer le site en question dans la verte vallée de Naʿmān (2), le Naʿmān des acacias-arāk (3), dominant les lieux-saints de ʿArafa et de Minā. Il y a même raison de se demander si, au lieu d'une montagne, nous ne finirions pas par en avoir plusieurs (4). *Kāhin* et oracles recherchaient volontiers les hauteurs (5). Parmi les nombreuses cimes, couronnées de hauts-lieux et voisines de la Mecque (6), les exégètes mahométans, voués à l'interprétation du *ǵarīb*, des expressions désuètes du ḥadīṯ (7), ont cherché un toponyme prêtant à des rapprochements avec *Aḥābīś*. Ce genre d'investigations philologiques peut généralement compter sur un résultat rémunérateur, vu la richesse de la toponomastique au désert.

Nos érudits n'ont pas tardé à découvrir ce nom plus ou moins altéré dans les archaïques formules de serment, si ordi-

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 246, 1, nomme la vallée *Al-Aḥbaś*. Serait-ce pour faciliter le rapprochement avec Aḥābīś ?

(2) Cf. notre *Berceau*, I, 69.

(3) Yāqoūt, E., III, 211.

(4) Azraqī, W., 71, 491, semble distinguer entre Ḥobśī, mont de l'alliance, et Ḥabaśī, une montagne quelconque; « le nom ne dérive pas de celui d'Abyssin, لم ينسب الى رجلٍ حبشيّ », affirme Azraqī.

(5) Cf. *Osd*, V, 7, bas.

(6) Voir la très copieuse nomenclature de ces montagnes dans les quarante dernières pages d'Azraqī; W. (= éd. Wüstenfeld).

(7) Introduites par les fabricants pour leur donner un faux air d'authenticité. Ces artifices abondent dans le ḥadīṯ et continuent à fasciner les islamologues.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

naires en arabe. A toutes les périodes de leur histoire, les fils d'Ismaël nous apparaissent comme des jureurs invétérés. Ce peuple passionné, débordant de vie ne peut se contenter d'une affirmation, d'une négation banales, conformément à la recommandation de l'Évangile : « sit sermo vester *est, est, non, non* » (Matt., 5, 37). Rarement il résiste à l'envie d'y ajouter un serment, parfois une véritable kyrielle de serments. Certaines sourates du Qoran [1] ne connaissent pas d'autre figure de rhétorique. Les poètes n'en font pas un moins abusif usage. Elle devenait fréquente surtout dans le style, dans les oracles des vieux *kāhin* ou devins. Dans ces archaïques formules, les montagnes saintes, où siégeaient le *kāhin* et son bétyle, devaient jouer un rôle considérable. Les Scénites aimaient à prendre à témoin le caractère sacré de ces hauts-lieux. Ils se juraient une fidélité aussi éternelle que la masse granitique, aussi inébranlable que les assises du mont Ḥabaśī, ما اقامر حَبشى [2], ou encore ما رسا حُبْشِيّ مكانَهُ [3]. Dans les serments qoraiśites, le nom du Ḥabaśī se trouve d'ordinaire remplacé par celui de Ṯaur, de Ṯabīr, de Ḥirā' [4], d'Aboū Qobais, sommets plus rapprochés de l'agglomération mecquoise [5] et infiniment mieux connus, grâce aux évolutions et au cérémonial du pélerinage annuel.

(1) Comp. *Qoran*, 19, 69, فَوَرَبِّكَ, placé sur les lèvres d'Allah.

(2) Bakrī, *Mo'ǵam*, 263-264; Qotaiba, *Ma'ārif*, W., 302 : (*sic*) ما رسى حبشي مكانه.

(3) Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E., III, 211 (= II, 197, éd. Wüst.). Cet auteur connaît aussi la graphie *Ḥabīś*.

(4) Ne pas confondre avec la ville de Ḥīra des phylarques laḫmides. Dans les *Ṣaḥīḥ*, cette montagne remplace le Thabor évangélique; *Osd*, III, 378; IV, 63.

(5) Nous étudierons leur rôle plus tard.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

II

Nos étymologistes n'en demandaient pas davantage. La découverte de ces formules les a déterminés à placer près du Ḥabaśī le théâtre de la fameuse alliance, de la confédération militaire. Par malheur, ces érudits n'arrivent pas à se mettre d'accord — on vient de le voir [1] — sur la graphie définitive du vocable : *Ḥabaśī* [2], *Ḥobśī*, *Aḥbaś* ou *Ḥabīś*. Hésitation suspecte et accusant une information livresque ! La forme *Ḥabīś*, de beaucoup la plus rare, se voit préférée par Bakrī. Mais, ajoute ce géographe, les traditionnistes اهل الحديث se prononcent pour l'orthographe Ḥobśī [3]. C'est l'endroit où, un demi-siècle après la mort de Mahomet, devait mourir l'insignifiant ʿAbdarraḥmān, fils du calife Aboū Bakr [4]. Toutes ces divergences insinuent que nos critiques ont ignoré ou préféré ignorer l'étymologie véritable et compromettante d'Aḥābīś. En désespoir de cause, ils se sont arrêtés aux essais d'exégèse dont nous venons de donner des spécimens médiocrement satisfaisants. Ces explications trahissent visiblement l'embarras de leurs auteurs. A leurs yeux, elles présentaient l'avantage d'éloigner tout rapport avec les nègres d'Abyssinie, عبدان اهل مكّة, avec les سُودان مكّة [5]. Le patriotisme local tenait énormément à ce résultat, disons mieux, à cette confusion.

(1) Voir la page précédente.

(2) *Chroniken*, W., II, 17, 46.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 263-264.

(4) *Ag.*, XIV, 70; XVI, 96. On y trouverait son tombeau; sur ce point l'affirmation d'Azraqī, W., 432, ماتَ بالحبشى فلم يُحمَل الى مكّة, doit prévaloir. Il demeure la meilleure autorité pour l'histoire de la région mecquoise. Ses successeurs se contentent de le copier. Comp. *Osd*, III, 306.

(5) *Osd*, V, 83, à propos de Waḥśī.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Dans son empressement pour combler les énormes lacunes de l'historiographie nationale, l'école mecquoise n'a pas suffisamment résisté à la tentation de se documenter chez Ḥassān ibn Ṯābit, malgré l'inspiration nettement antiqoraiśite du chantre médinois [1]. Mahomet, volontiers indulgent pour son poète lauréat, s'était vu dans la nécessité de le rappeler à l'ordre. Ces maladresses des annalistes mecquois montrent une fois de plus quelles obscurités enveloppaient l'intelligence des vieilles poésies, et cela moins d'un siècle après leur composition ! Voilà comment, en dépit de leur flair linguistique remarquablement délié, les rédacteurs de la *Sīra* en sont arrivés à distinguer malaisément entre une satire et une pièce d'intérêt historique. Désagréable méprise dans laquelle a donné un Ibn Hiśām, si familiarisé pourtant avec la littérature poétique et d'ordinaire plus exigeant en matière d'authenticité [2].

Le 61e fragment du divan de Ḥassān [3] — ce témoin des rancunes médinoises contre l'envahissement des *Mohāǧir*, émigrés qoraiśites, — renferme des allusions aux faits militaires de la vie du Prophète. Au lieu de Ḥassān, le philologue Aboū Zaid al-Anṣārī [4] revendique la pièce pour Ka'b ibn Mālik, un poète médinois contemporain. Ces hésitations, très motivées quand il s'agit des œuvres de Ḥassān, où les apocryphes abondent, soulignent de nouveau l'incertitude de la tradition et de la critique littéraires, auxquelles nous devons la transmission des anciens recueils poétiques. Quoi qu'il en soit, le morceau est ancien et de provenance médinoise. Dans

(1) Cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 572; comp. 523.

(2) Peines prises par lui en vue de vérifier les citations poétiques; *Sīra*, 337, 6 d. l., 416, 418, 419, 421, 462, 463, 14 et *passim*.

(3) D'après l'édition de Hirschfeld, «Gibb Memorial Fund», malheureusement insuffisante au point de vue critique.

(4) Ibn Hiśām, *Sīra*, 613, 9. Le grand-père d'Aboū Zaid, صاحب الغريب ou صاحب النحو (*Osd*, V, 203), était Compagnon; *Osd*, loc. cit. Aboū Zaid devait donc connaître l'histoire littéraire des Anṣārs.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

cette *naqīḍa* ou riposte, l'auteur est censé donner la *réplique* à un rimeur mecquois, Hobaira ibn Abi Wahb. Il y a généralement lieu d'accueillir avec défiance les productions des poètes qoraiśites antérieures au *fatḥ* [1], occupation de la Mecque. Voici le passage le plus intéressant pour nous de cette rhapsodie attribuée à Hobaira et composée avec des centons de provenance variée : « سُقْنا كِنانَةَ مِن اطراف ذي يَمَنٍ ; nous avons enrôlé (les nomades de) Kināna depuis les confins du Yémen . . . [2] ! »

Le ton emphatique suffit pour dater le morceau : il nous transporte à l'époque de l'impérialisme qoraiśite. Parmi les concitoyens d'Aboū Sofiān, personne n'ignorait à ce point le pouvoir limité de la Mecque sur ses indociles voisins. Mais l'énormité même de cette exagération devait la recommander aux compilateurs de la *Sīra* et ils se sont empressés d'incorporer toute la pièce dans leur recueil composite. Voici maintenant la réplique du poète médinois, Ḥassān ou Ka'b :

Dans votre hostilité aveugle, vous avez enrôlé les Kināna contre le Prophète; mais l'armée d'Allah les confondra.

Hordes d'*Aḥābīś*, réunis sans lien de parenté, défenseurs de l'erreur, victimes des suppôts de l'infidélité !

انتم احابيش جُمِّعْتم بلا نسب أيِّمَةُ الكُفْرِ غرَّتكم طواغيْها [3]

Dans ce dernier vers, le vocable *Aḥābīś*, un *ἅπαξ λεγόμενον* dans la poésie contemporaine et préislamite [4], a, de bonne heure, attiré l'attention de la Tradition musulmane.

(1) A propos des élégies consacrées aux morts de Badr, comparez la remarque critique d'Ibn Hiśām, *Sīra*, 534, 1; cf. *ibid.*, 416, 418, 524, 528, 530.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 612, 9. On enrôlait parfois les Azd (voir plus loin), lesquels étaient Yéménites; cf. *Osd*, III, 328. Voir plus bas.

(3) Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, *61*, 1, 3.

(4) Il reparaît seulement dans une réplique de Ka'b ibn Mālik; Ibn Hiśām,

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Cette Tradition, on l'imagine encore parfois[1] se formant, se développant parallèlement avec l'apparition et l'évolution du système qoranique. Elle puiserait dans une documentation remontant en droiture au Prophète, transmise, contrôlée par une nuée de témoins, *nubes testium;* l'innombrable armée des Compagnons, dont les *Osd* et les *Iṣāba* nous ont conservé les notices multipliées par les préjugés, par l'ignorance des compilateurs[2], et non moins par les exigences des tribus, désireuses de se savoir représentées dans cette galerie d'illustrations islamiques. Cette conception ne résiste pas à l'examen. Nous sommes heureux d'ajouter une nouvelle preuve à la démonstration donnée précédemment[3]. Le zèle pieux des épigones, des *tābiʿī* pour la composition d'une *Vita* officielle du Prophète contribua manifestement à promouvoir l'étude de la littérature préhégirienne. On recueillit avec ardeur les *membra disjecta*, les fragments épars destinés à former le *Corpus* des divans poétiques. Fiévreusement on compulsa cette collection pour en extraire les matériaux de la future *Sīra*. Encouragés par le résultat des premières recherches, les vieux annalistes n'ont pu négliger les productions[4] circulant sous le nom de la célèbre triade médinoise, Ḥassān, Kaʿb, Ibn Rawāḥa, défenseurs infatigables d'Aboū'l Qāsim, الذين يناضلون عن رسول الله صلعم[5], à la fin d'y compléter leur dossier historique.

Au cours de ce dépouillement laborieux, ils sont tombés en arrêt devant le mystérieux vocable *Aḥābīš*. L'étude des nom-

Sīra, 614, 5 d. l., et chez un poète de Ġifār (*ibid.*, 804, 6 d. l.), si le morceau est authentique.

(1) On consent tout au plus à sacrifier la période mecquoise; voir Wellhausen cité dans *Berceau*, I, introduction, VII.

(2) Voir précédemment.

(3) Voir notre *Qoran et Tradition*. Plus que jamais nous croyons à la solidité de la position prise alors.

(4) Considérablement remaniées.

(5) Cf. *Osd*, III, 157; IV, 248.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

breuses collections, « *Ġarīb al-ḥadīṯ*, expressions rares[1] dans le ḥadīṯ », nous permet de supposer comment ils sont arrivés à se former une opinion. La comparaison du contexte les a amenés à y voir un terme *technique*, extrait du lexique militaire de Qoraiś et désignant les recrues de Kināna. La glose avait l'avantage de flatter l'amour-propre des Mecquois. Bien différente paraît avoir été l'intention du satirique médinois — on peut choisir entre les trois noms cités plus haut — lequel lui a donné la seule signification que le mot comportât de son temps. A l'en croire, l'armée, réunie par Qoraiś contre Mahomet, représente, elle lui rappelle un ramassis de nègres, levés de force et tumultueusement à la façon des Abyssins, des esclaves d'Afrique; mais non pas des hommes libres, des Arabes authentiques, spontanément groupés à la voix du sang, du *nasab*[2], autour du drapeau et pour la défense de leur tribu. Le trait cadrait merveilleusement avec le ton général de la diatribe et atteignait par ricochet le chauvinisme des financiers mecquois, ennemis du Prophète et des Anṣārs. Ḥassān ibn Ṯābit[3] excellait dans ces ripostes virulentes et voilà comment on a, de préférence à ses collègues de la triade, voulu lui attribuer la paternité littéraire du fragment en question, si dur pour l'amour-propre de Qoraiś.

Dans sa consciencieuse[4] rédaction de la *Sīra*, Ibn Hiśām va nous mettre sur la voie d'une solution recevable. Cet auteur distingue, ou pour parler plus exactement, reproduit la dis-

(1) Trouvées par des faussaires, qui se sont procuré de la sorte l'occasion de les expliquer et d'étaler leur érudition.

(2) D'où l'expression : جمّعتم بلا نَسَبٍ. D'après la Tradition, le *nasab*, la généalogie est la caractéristique exclusive des Arabes. Les انباط, les اعاجم ne sont désignés que par leur localité, قرية.

(3) Lequel « يقبل على الانساب, affecte les personnalités »; *Osd*, IV, 248, 3.

(4) Par les scrupules d'exactitude littéraire que trahit l'auteur. En particulier il semble avoir pris sur lui de contrôler toutes les citations poétiques et sait discrètement laisser percer son scepticisme au sujet de leur authenticité.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

tinction déjà insinuée, croyons-nous, dans la version qu'il avait sous les yeux, entre les « Aḥābīš de Qoraiš et leurs confédérés militaires de Kināna et du Tihāma, . . . اجتمعَتْ قريش باحابيشها ومَن اطاعَها مِن قبائل كنانة واهل تهامة »[1]. Cette importante démarcation doit être retenue. Elle se trouve encore plus accentuée dans d'autres textes enregistrés par Wāḥidī, Ṭabarī, Wāqidī[2]. Ainsi il est question d'un enrôlement où figurent « deux mille Aḥābīš, sans compter les Bédouins alliés, استاجر الغين مِن الاحابيش . . . سِوَى مَن اجابَ لَهُ مِن العرب »[3]. Nombreux sont les passages, où les mercenaires des Banoū Bakr, à savoir les Ġifār, se trouvent soigneusement mis à part des Aḥābīš. Que nos compilateurs et annalistes aient tous nettement entrevu cette distinction, que certains parmi eux aient même tacitement admis la synonymie des Aḥābīš et des condottieri arabes, le fait demeure sans conséquence. Avec le procédé de l'ancienne historiographie arabe, se bornant à la reproduction scrupuleuse des *riwāyāt* ou versions, nous savons à quoi nous en tenir. Si, en chronographie, cette méthode représente l'enfance de l'art d'écrire, elle nous offre en revanche la possibilité de remonter à la donnée primitive[4].

Il en résulte, pensons-nous, que le dossier de la question réuni au 1er siècle de l'hégire indiquait suffisamment l'existence d'éléments non bédouins parmi les forces militaires de la Mecque. Ainsi donc, la masse des Aḥābīš proprement dits

(1) Ibn Hišām, 556, comp. p. 675, 5 d. l.; Wāqidī, Kr., 199, 9; Ṭab., *Annales*, I, 1384, 14-15; 1385, 16; *Aġ.*, XIV, 12; I. S., *Ṭabaq.*, II², 47, 9, احابيشهم ومَن تبعهم مِن العرب; Samhoūdī, *Wafā'*, I, 214.

(2) Voir la note précédente; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E., I, 247, 7 d. l., كنانة جميعها والاحابيش.

(3) Wāḥidī, *Asbāb*, 177; comp. Ṭab., *Annales*, I, 1635, 12, 16.

(4) Contrairement à la méthode *harmonisante* d'un Ibn al-Aṯīr, par exemple dans son *Kāmil*, lequel aboutit par la fusion des *riwāyāt* à obtenir une narration unique et suivie.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

était sans contredit formée de troupes nègres. Mais ces soldats abyssins se trouvaient accompagnés, mêlés de nomades, de combattants d'origine arabe au teint moins foncé que celui des descendants de Cham. D'abord les fameux *ḫalīᶜ*, *ṣaᶜloūk*, *fātik*, ramassis de sicaires et de brigands, *loṣoūṣ*, *śayāṭīn*[1], aux dénominations aussi variées que leurs aptitudes malfaisantes, les *bravi*, réfugiés sur le territoire mecquois[2] et toujours prêts à vendre leur épée. En ces Scénites, hommes de rapine et de sang, je crois reconnaître les soldats de fortune, les aventuriers à la suite des clans qoraiśites, لفّها, ainsi parlent les textes[3]. Venaient ensuite, mais dans une proportion plus considérable, les Bédouins des tribus voisines de la Mecque, momentanément rattachés à sa querelle par la convoitise ou par la communauté d'origine. A ces deux catégories : réfugiés et Scénites du Tihāma, les dirigeants qoraiśites demandaient de fournir les recrues, les hommes chargés d'encadrer ces troupes mixtes, de maintenir la cohésion parmi ces effectifs d'Africains. Par extension, on a donné aux bandes ainsi constituées, à cette cohue de soudards, nègres et Bédouins, l'appellation d'*Aḥābīś*[4]. Ainsi de nos jours, la qualification de Sénégalais, d'*Askaris*, englobe l'élément indigène et européen composant ces formations spéciales dans nos armées d'outre-mer. Mais le vocable Aḥābīś attestait clairement la prédominance numérique des Chamites, esclaves ou autres fixés à la Mecque. Si nous persistions à conserver des doutes à cet égard, les textes seraient là pour nous rappeler que les Waḥśī[5], les Ṣoᵓāb, les Aboū Rowaiḥa

(1) Voir précédemment.

(2) Appartenant principalement aux tribus de Kināna.

(3) Wāqidī, Kr., 201, 1; 211, 3 d. l.: 213, 1; *Aġ.*, XIX, 76, 3; 79, 7; *ʿIqd*ᵘ, II, 47. Composés de *ḫalīf*, «partisans, valetaille, etc.». Cf. *Aġ.*, XIX, 77,8, 11, 14, etc.

(4) Voilà pourquoi d'authentiques Bédouins (voir plus haut la référence d'Ibn Qais ar-Roqayyāt) ont pu être qualifiés d'Aḥābīś.

(5) Nom fréquemment donné aux nègres mecquois.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

appartenaient à l'élément servile de la population qoraiśite, مِن عبدان اهل مكّة ou مِن سودان مكة.

Embrigadés de la sorte, habilement encadrés, les Aḥābīś avaient leur *sayyd* particulier, سيّد الاحابيش, leur commandant suprême, toujours un Arabe, appartenant à la région du Tihāma; de préférence un chef de Kināna, la tribu-mère de Qoraiś[1]. Quand le recrutement blanc consistait principalement en Ḫozā'ites, la nécessité s'imposait alors de choisir un sayyd parmi ces derniers[2], procédure suivie antérieurement à l'alliance des Ḫozā'a avec Mahomet[3]. Parfois les rivalités existant entre les groupes nomades — Ġifār et Aslam s'en voulaient à mort — forçaient à nommer deux chefs[4]. Le sayyd des mercenaires était un personnage considérable, jouissant de son franc-parler — même à l'égard d'un Aboū Sofiān — et affectant volontiers vis-à-vis des Qoraiśites cette humeur indépendante, chère aux Bédouins[5]. Seuls les clans du patriciat, les *Abṭaḥī*, bénéficiaient du privilège de posséder, sur l'étroit parvis, فناء, entourant la Ka'ba, leurs cercles particuliers, *nādi* ou *maǵlis*[6]. Cette faveur enviée, il avait fallu l'octroyer aux Banoū Ġifār, sans doute en considération de leurs services à la guerre[7]. La charge de commandant des Aḥābīś

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 245, bas; *'Iqd'*, II, 47.

(2) *Aǧ.*, XIX, 76, 4; *Osd*, II, 16.

(3) Parfois après, tous les clans de Ḫozā'a n'ayant pas adhéré à l'alliance; *Osd*, II, 16. Certains même — nommons les B. Moṣṭaliq — sont durement châtiés par Mahomet.

(4) Ibn al Aṯīr, *Kāmil*, E., I, 248, 2. Chef des Aḥābīś tué à la guerre; *Aǧ.*, XIX, 79, haut.

(5) Ibn Hiśām, *Sīra*, 582, bas. Comp. 245-246.

(6) C'est le sens de la locution fréquente : وقريش فِ انديتهم; *Osd*, II, 257, 4; Ibn Hiśām, *Sīra*, 202; cf. *Osd*, IV, 55, 5 d. l.; 56, 3; 58.

(7) *Osd*, III, 150, 7 d. l. Quoique possédant de nombreux représentants à a Mecque, nulle part les Ḫozā'a ne sont signalés comme jouissant de ce privilège. Concession dangereuse; antérieurement à l'usurpation de Qoṣayy, les Ḫozā'a avaient possédé la desservance de la Ka'ba et des sanctuaires mecquois.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

paraît avoir fréquemment changé de titulaire, s'il est permis d'en juger par l'histoire des six années d'hostilités entre le Prophète et ses anciens concitoyens. Les Mecquois ne pouvaient se passer des auxiliaires arabes. Mais leur politique ombrageuse tenait à faire sentir leur dépendance aux sayyd bédouins, à prévenir la menace d'une dictature militaire. Dignité essentiellement temporaire : c'est la conclusion insinuée par les locutions fréquentes dans les chroniques se rapportant à cette période : « كان يومئذ سيّد الاحابيش, tel sayyd remplit *à cette date* la charge de commandant des Aḥābīš »[1]. Cette instabilité, cette surveillance ombrageuse rappellent des traditions chères à toutes les démocraties et aussi le caractère jaloux des Mecquois[2].

Par ailleurs, ces marchands avisés n'ont pu commettre l'imprudence de grouper, d'armer leurs esclaves noirs, sans leur assigner des contrôleurs, répondant de la discipline chez ces Africains à l'humeur capricieuse, sujets du puissant royaume d'Aksoum, compatriotes des Abyssins qui, à la veille du VIIe siècle chrétien — l'année de l'*Eléphant*, — avaient occupé la Mecque. Ces souvenirs récents pouvaient éveiller en ces esprits mobiles des aspirations dangereuses. A cette époque, l'Éthiopie formait un état militaire, où l'on guettait l'occasion favorable de reprendre les projets de pénétration[3] en Arabie. Rien n'y rappelle l'Éthiopie fantaisiste des *Ṣaḥīḥ*, prétendument gouvernée par un Négus acquis à l'islam[4], dont le frère serait venu à Médine s'enrôler dans la domesticité du Pro-

(1) I. S., *Ṭabaq.*, II[1], 70, 13; *Ag.*, XIV, 20, d. l.; XIX, 79, 7; Ibn Hiśām, *Sīra*, 245, 743; *'Iqd*[4], II, 47. Un des plus célèbres fut un سيد القارة (Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, Krehl, II, 59, 4), clan de Kināna, fournissant de merveilleux archers; Wüstenfeld, *Register*, 119; Ṭab., *Annales*, I, 1538. *Osd*, III, 307, 4 d. l., fait des Qāra des Asad-Ḫozaima; comp. Ibn Hiśām, 245, d. l.

(2) Cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], I, 486, 11.

(3) Nous y reviendrons dans notre monographie de la Mecque.

(4) Ibn Hiśām, *Sīra*, 717.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

phète[1]. Nous voyons les Aksoumites disputer à la Mecque le commerce de l'Inde et leur marine tenir la mer Rouge. Ces considérations expliqueront l'empressement des Qoraiśites pour encadrer leurs troupes noires de combattants arabes, responsables de leur loyalisme[2]. Ce fut le rôle assigné aux Bédouins et aux sayyd du Tihāma, placés à leur tête. Cette mission nationaliste devait achever, on voulait bien l'espérer, de rattacher à la querelle de la Mecque ces Scénites, difficiles à tenir en main et jaloux de sa prospérité.

Outre son commandant particulier, le corps mixte des Aḥābīś possédait également son drapeau spécial, sous lequel on les voit combattre à côté des Qoraiśites[3]. Une convention écrite stipulait dans le détail les modalités de leur coopération militaire, la durée de leur service et aussi les privilèges, les rémunérations auxquels ils prétendaient. A l'occasion, leurs chefs[4] ne manquaient pas d'en appeler au respect de ces accords[5] et d'exercer en faveur de leurs contribules, de passage à la Mecque — fût-ce contre les plus puissants personnages de Qoraiś, — leur droit de protection[6]. Auxiliaires des Mecquois, les Aḥābīś arabes demeurèrent toujours trop foncièrement bédouins pour accepter d'être traités en inférieurs ou seulement en stipendiés.

(1) *Osd*, II, 144; V, 273.

(2) Par endroit, la lecture de la *Sīra* produit l'impression que Mahomet avait partie liée avec le Négus.

(3) Wāqidī, Kr., 199; 201, d. l.

(4) Menaçaient de soulever leurs hommes, لَاَنْفِرَن بالاحابيش; I. S., *Ṭabaq.*, I[1], 70, 15.

(5) حالفناكم وعاقدناكم; Ṭab., *Annales*, I, 1539, 2. Au temps d'Ibn Ǵobair, *Travels*[2], 97, 131, la garde des émirs de la Mecque était composée de nègres. La situation s'est à peine modifiée depuis; Burckhardt, *Voyages*, I, 152, 328, 329. Cf. L. Roches, *Dix ans à travers l'Islam*, 1834-1844, p. 310.

(6) Cf. *Osd*, II, 116

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

III

Ces détails font penser à Carthage, à Venise et autres républiques marchandes, avec lesquelles l'histoire de la Mecque préislamite offre plus d'une analogie. Les textes relatifs aux Aḥābīś fourniront, quand on voudra, le canevas d'une *Salammbô* qoraiśite. Ibn Ǵod'ān, Aboū Sofiān [1], tel autre de leurs collègues, les *aśrāf*, patriciens du Baṭḥā' [2], se trouvent tout indiqués pour reprendre le rôle d'un Amilcar, d'un Hannon. Avec les mœurs faciles de l'ancien paganisme arabe, licence stigmatisée par le Qoran, l'on n'éprouvera aucune difficulté pour découvrir une *Dāt an-Niṭāqain*, « à la double ceinture » [3], destinée à rappeler la troublante héroïne de Flaubert [4]. De part et d'autre, nous voyons une oligarchie de financiers, le commerce, le capital, obligés d'acheter la protection de dévouements mercenaires.

Au lieu de ces souvenirs classiques, mais déjà lointains, constatons plutôt combien cette organisation rappelle, si je ne

(1) Cf. *Ag.*, XIX, 75, etc.

(2) Ce vocable signifie non seulement «lit d'un torrent», mais encore «gravier»; cf. *Osd*, IV, 42, 2 : «فبحث بيدِهِ فِي البطحاء, le Prophète creusa de sa main dans le gravier». Ceci pour justifier l'interprétation de Ch. Huber dans *Voyage dans l'Arabie centrale*, p. 54 (extrait du *Bull. Soc. Géogr.* de Paris, 1884-1885), contre une critique de la rédaction. Huber donne l'interprétation qu'il a recueillie sur les lieux et n'a pu, avec son habitude de l'idiome bédouin, prendre «le contenant pour le contenu», comme affirme la note. Comp. encore *Osd*, IV, 73, 6 : «اناخ بالابطح ثمّ كوّم كومًا مِن البطحاء, il s'arrêta dans l'Abṭaḥ (autre nom du quartier al-Baṭḥā') et fit un amoncellement de gravier». Autres exemples, Samhoūdī, *Wafā'*, I, 49; II, 164, bas.

(3) Cf. notre *Fāṭima*, 5.

(4) Rappelons les jeunes Bédouines chargées sur le champ de bataille de garder la *qobba* sacrée, le tabernacle-fétiche de la tribu. Nous y reviendrons ailleurs, en étudiant la religion préislamite.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

m'abuse, celle des *Askaris* italiens et des troupes coloniales. Les soldats sont nègres, mais les cadres sont blancs. Dans ces levées, en grande majorité composées d'Africains, les gradés — si ce vocable moderne vient ici à sa place, — le corps des officiers, *sayyd, ra'īs, ʿarīf,* les seuls ayant droit aux *anfāl,* au butin et aux dépouilles de l'ennemi (1), tous les galonnés enfin sont invariablement pris parmi les Arabes. Pour ce choix, on a dû penser en première ligne aux fameux réfugiés ou *ḥalīʿ* : les Barrāḍ, les Aboū 'ṭ-Ṭamaḥān, les Ḥāǧiz, les Ḥāriṯ ibn Ẓālim (2). L'esprit d'initiative, fécond en ressources — la guerre est affaire de ruse, disaient les Arabes, الحرب خدعة (3), — la carrière aventureuse de ces écumeurs du désert les désignaient d'avance aux préférences des dirigeants de la *Mala'* ou sénat mecquois. Ils connaissaient leur bouillante valeur et ces condottieri ne demandaient — nous l'avons vu — qu'à louer leurs services. Dans leur retraite du *ḥaram,* ils souffraient de leur inactivité momentanée (4). La Mecque savait sans doute apprécier de tels auxiliaires. Autrement on s'expliquerait mal l'octroi du titre envié de *ḥalīf* qoraiśite — cette distinction entraînait des obligations militaires (5) — et tous les égards témoignés à des hôtes par ailleurs fort encombrants (6). En considération

(1) Aux esclaves on promet la liberté comme récompense de leur valeur. Ainsi pour Waḥśī à Oḥod. Même règle observée dans les armées du Prophète. Les seuls combattants libres peuvent prétendre au «sahm».

(2) Les Qoraiś leur fournissent des armes; *Aġ.*, X, 28.

(3) Cf. *Berceau*, I, 248. Beaucoup devancent à pied le cheval lancé au galop; *Osd*, V, 178; *Berceau*, I, *loc. cit.* Les notices des *loṣoūṣ* s'étendent avec complaisance sur ces ruses.

(4) Par exemple Aboū 'ṭ-Ṭamaḥān; cf. *Berceau*, I, 172.

(5) Cf. I. S., *Ṭabaq.*, III², *passim* : les nombreux *ḥalīf* bédouins des Anṣārs prennent toujours part aux *maśāhid.* Citons seulement ceux de la tribu de Balī; *Osd*, III, 337, 347, 369, 398; V, 106, 144, 146. Ḥalīf ṯaqafite combat à Ḥonain avec Qoraiś; *Osd*, IV, 7, 6.

(6) Comp. *Aġ.*, XIX, 75, 4-8, Al-Barrāḍ à la Mecque. Par ses excès il entraînera la république dans la désastreuse guerre du Fiǧār.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

de ces services, la république voulait bien fermer les yeux sur leurs moins excusables déportements. L'ingénieuse combinaison offrait l'avantage d'occuper utilement le turbulent génie de ces déracinés, de distraire l'irrésistible penchant à la razzia[1] animant les faméliques Bédouins du Ḥiǵāz méridional.

De plus, en prenant à sa solde les sayyd de Ġifār, de Ḫozā'a et des autres tribus pillardes du Tihāma, la Mecque se flattait de les compromettre en sa faveur et de les attacher à la défense de ses propres intérêts. Assurément ces calculs ne démontrent pas le courage personnel de ces financiers, mais ils justifient une fois de plus le bon renom, l'habileté de la diplomatie qoraiśite, احلام قريش[2]. Faut-il s'étonner si cette situation complexe n'a pu être dûment observée par les rédacteurs prévenus[3] de la *Sīra* et si l'étroitesse de leurs conceptions, l'obstination dans leurs préjugés chauvinistes ont maintenu si longtemps sur une fausse piste l'érudition occidentale[4]?

Dans *Fāṭima et les filles de Mahomet* (p. 29), nous nous sommes permis d'articuler des réserves sur le caractère des exploits surhumains, attribués aux héros hāśimites, avant tout à 'Alī[5]. Parmi tous les rédacteurs de *Maġāzi*, le śī'ite Wāqidī[6] se distingue principalement par son absence de mesure[7]. Nous nous demandons maintenant si les institutions

(1) Cf. *Berceau*, I, 177.

(2) Des حُلماء قريش; *Osd*, V, 21; *ḥilm* d'Aboū Sofiān; *Aġ.*, XV, 11, 10.

(3) Par le *primat* attribué à Qoraiś, كانوا امام الناس وهاديهم; Ibn Hiśām, *Sīra*, 933, 7; comp. I. S., *Ṭabaq.*, I², 2. Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣoūl*, III, 108, 11. Nous avons traité la question dans notre *Yazīd*.

(4) Comp. C. de Perceval, *Essai*, I, 253; Sprenger, *Moḥammed*, index s. v. *Aḥābīś;* Grimme, *Mohammed*, I, 106; Cl. Huart, *Hist. des Arabes*, I, 144.

(5) Cf. *Fāṭima*, 45. La notice de 'Alī dans *Osd*, IV, 16, etc., est de même composée en majeure partie d'après des sources śī'ites.

(6) Wāqidī, Kr., 179, 5, منعوني . . . من الاحمر والاسود, où — il s'agit de Médine — *aswad* pourrait désigner des troupes nègres. Cf. Caetani, *Annali*, II, index s. v. *Aḥābīś*.

(7) Chez lui les Omayyades sont grotesques, voir p. 268-269; les Hāśi-

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

militaires de la Mecque mieux connues ne nous obligeront pas à souligner plus énergiquement nos précédentes réserves? On voit comment ces prolégomènes, la reconstitution de la Mecque prébégirienne nous ramènent incessamment à la critique interne de la *Sīra*. A propos de cette compilation, nous écrivions dans *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sīra*[1] : «Il ne peut être question de tout rejeter en bloc. . . Au lieu de renverser la lourde construction élevée par la Tradition, contentons-nous de la démonter pierre par pierre, pour examiner la valeur des matériaux employés. Opération fastidieuse mais indispensable!» Cette monographie consacrée aux Aḥābīš en fournira, nous l'espérons, une preuve nouvelle. A qui s'en prendre, si elle diminue nôtre confiance dans la valeur de la primitive littérature islamique?

A en croire la Vulgate historique musulmane, ʿAlī aurait été élevé dans le giron de Mahomet, au naturel si pacifique[2]. Cet intérieur bourgeois, asile de la vénérable Ḫadīǧa et de ses filles, n'a certainement pas contribué à développer les aptitudes militaires du futur mari de Fāṭima. Il se trouva un des derniers, parmi les *Emigrés*, à rallier Médine après l'hégire[3]. Antérieurement à Badr, il ne figure dans aucune attaque de caravanes, ne prend part à aucune des razzias, opérations d'ailleurs fort insignifiantes, dont le récit vient rompre la monotonie de cette période d'installation. Si ces données, toutes extraites de la *Sīra* et des plus respectables *Ṣaḥīḥ*, demeurent recevables, comment le jeune

mites, sans en excepter les femmes, toujours sublimes, 281-282; comp. 267, 10, etc.

(1) *Journ. asiat.*, 1911[1], 209-250.

(2) Cf. *Fāṭima*, 23. Cette conception est utilisée par la *Šīʿa* pour dirimer entre ʿAlī et Aboū Bakr la question si débattue du «premier musulman» en date. Voir la notice de ʿAlī dans *Osd*, IV, 16-18.

(3) Cf. *Fāṭima*. Pour le nombre des filles de Mahomet, voir *ibid.*, p. 2, etc. D'après le *Qoran*, *33*, 59, قُلْ ... لبناتك, il faudrait en admettre au moins deux.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Hāśimite, au sortir de ces années de vie cachée, sans transition, sans initiation aucunes, déploie-t-il, à la première rencontre avec l'ennemi, des qualités aussi héroïques, une telle expérience des combats[1]? Le commerce par caravanes aurait — on a voulu le supposer — initié les marchands, les courtiers mecquois au maniement des armes, développé chez eux l'esprit guerrier. Nous aurions mauvaise grâce à y contredire, si les rivaux de Mahomet ne s'étaient préalablement déchargés de toute la partie militaire dans l'organisation de ces convois. Dans ce milieu, le Maḫzoūmite païen al-Ḥāriṯ ibn Hiśām ne paraît pas avoir été seul à se rappeler qu'il était père de famille[2]. Nous le savons, la verve gouailleuse des bardes nomades s'est parfois vengée des avanies subies devant les guichets des banques mecquoises. Mais leur malice ne suffit pas à expliquer ces insinuations pessimistes. Autrement, les ennemis de Mahomet, au courant de ces dispositions, auraient-ils accepté de confier à la loyauté douteuse de Bédouins pillards la défense de leur cité et de leurs richesses? Pourquoi persévérer dans une politique aussi périlleuse?

Cependant que les Mecquois enrôlent les Ḫozā'a et les Ġifār, les contribules, les parents de ces mercenaires, — sans en excepter ces derniers, — soldés par Qoraiś, traitent avec Mahomet et exercent l'espionnage pour son compte[3]. Parmi les Compagnons bédouins du Prophète, les notices hésitent régulièrement pour établir leur généalogie : Ġifārī, Aslamī ou Ḫozā'ī[4]? Un Ġifārī, et non des moindres, — rattaché au clan

(1) Plus tard même, on contestera au calife cette expérience; *Fāṭima*, 29. Comment il essaie de se défendre; *Ag.*, XV, 45.

(2) Comp. les vers de Ḥāriṯ ibn Hiśām; Ibn Hiśām, *Sīra*, 523, 10-13; il y exploite le thème de la parenté. « A quoi bon se faire tuer pour le drapeau, pour la cause? »

(3) Surtout les Ḫozā'a. Un Ġifārī prévient Mahomet de l'expédition de Qoraiś; Wāqidī, Kr., 202, 7; cf. Caetani, *Annali*, II², 1071, 1072.

(4) *Osd*, III, 244.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

illustre des Omayyades par le titre de ḥalīf, — se fait tuer pour l'islam au pied des donjons de Ḫaibar (1). Les Scénites s'amusent à ce double jeu, à passer d'un camp dans l'autre, au gré de leur humeur mobile et avec l'intention de provoquer des enchères. Leur présence dans les rangs de l'armée médinoise leur a valu les bénédictions du Prophète enregistrées par les recueils canoniques (2). On achève enfin de pénétrer le véritable tempérament des Mecquois, leurs dispositions médiocrement belliqueuses, en étudiant le luxe de précautions adoptées par la république qoraišite, afin de prévenir les surprises possibles de la part de ces auxiliaires incertains, qui n'hésitaient pas à recourir à la menace (3), quand on s'avisait de les contrarier.

Car il ne faut pas nous figurer une organisation comprenant des casernes, des troupes permanentes. Les enrôlements (4) de Bédouins se faisaient pour le temps de la guerre, pour la seule durée d'une campagne. Encore les nomades indisciplinés n'attendaient pas toujours le terme de leur engagement avant de se débander en masses. Nous le savons par l'histoire du siège de Médine, celui du *Ḫandaq* ou du fossé. En temps de paix, les *ḥalīᶜ* ou réfugiés vivaient dans l'entourage de leurs patrons, les grands banquiers qoraišites (5). Ces *bravi* les suivaient dans leurs sorties à la Mecque pour les défendre au besoin contre leurs ennemis, ou bien, — tel Barrāḍ, — ac-

(1) *Osd*, III, 270. Les Ġifār se trouvèrent en nombre à ce siège; voir plus bas.

(2) Voir plus haut. La légende d'Aboū Ḏarr a bénéficié de cette situation; *Osd*, V, 187-188.

(3) De passer dans le camp de Mahomet; Ṭab., *Annales*, I, 1539.

(4) Pour les chiffres, voir plus haut. Wāḳidī cite « 2,000 », Ibn Saᶜd, *Ṭabaqāt*, II¹, 47, 9, « 4,000 Aḥābīš et Bédouins enrôlés ».

(5) A la Mecque, les étrangers s'attachent au service des *ašrāf;* cf. *Osd*, III, 288, bas. De toute nécessité, il fallait s'assurer une protection, *ḥilf* ou *ǧiwār*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

compagnaient au dehors leurs envois d'argent et de marchandises. Quant aux Banoū Ġifār et leurs cousins nomades du Tihāma et des sous-tribus de Kinānà, la plupart s'employaient à guider, à convoyer les trafiquants; ils servaient d'escorte aux caravanes qoraiśites, lesquelles empruntaient et louaient leurs chameaux : autant de services généreusement rétribués !

Bien différente se trouvait être la condition des Abyssins et des noirs d'Afrique. Ces ilotes, condamnés au régime de la *ḍarība* ou *ḫarāǧ*, taxe quotidienne payable à leurs maîtres, gagnaient misérablement leur vie dans les bazars, dans les échoppes de la cité. Ils demeuraient à la disposition de leurs propriétaires, presque tous, principalement les richissimes Maḫzoūmites, cumulant l'esclavagisme avec les autres manifestations de la vie économique. A l'heure du danger, lorsque venait à retentir le *ṣarīḫ*, le cri d'alarme[1], à ce moment critique seulement, on se préoccupait de la mobilisation. Cette opération demandait des semaines, pour ne pas dire des mois. On perdit près d'une année à préparer l'expédition de Oḥod. Des *aśrāf*, gros banquiers mecquois, possédant des relations d'intérêt ou de parenté[2] dans le désert, acceptaient le rôle d'embaucheurs, partaient pour les cantonnements nomades, perdus dans les steppes du Tihāma et les gorges du Ġaur, à l'effet d'y recruter des hommes de bonne volonté[3]. Parfois, ils montaient dans la haute chaîne du Sarāt, au sud-est de Ṭāif, pour y solliciter les Azd[4], ces Auvergnats du Ḥiǧāz. Par l'appât d'une forte solde, استاجروا, ils décidaient les fa-

(1) Ou منذر جيش ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², 1, 319.

(2) Les chefs bédouins étaient leurs associés de commerce, gendres ou beaux-pères; cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 273; comp. *Berceau*, I, 289, etc.

(3) Ibn Hiśām, *Sīra*, 556, bas.

(4) Ils sont *ḥalīf* des Hāśimites et d'autres *aśrāf; Osd*, III, 250; V, 111, 2; des Omayyades, III, 402. «Les Azd ne fuient pas pendant le combat» (Mahomet); *Osd*, V, 239.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

méliques Bédouins, entraînaient à leur suite les éléments les plus inquiets, les moins recommandables de la tribu, voleurs de pèlerins, détrousseurs de caravanes [1], mangeurs de gerboises et de lézards,

> Les hommes de la plaine et ceux de la montagne,
> Les chasseurs du désert que la soif accompagne
> Et les coupeurs de route aux aguets, dans les soirs.

Dans l'intervalle on s'était occupé, à la Mecque, d'équiper, d'armer les Abyssins de la cité [2]. On leur assignait alors une nourriture moins grossière, la *ḫazīra,* bouillie composée de pâte et de viande hâchée [3]. Mais, à peine la campagne terminée, quand cette armée, manquant de cohésion, ne s'était pas débandée, — ce fut le cas après le Ḫandaq, — on met une véritable hâte à la licencier. Après avoir conjuré le péril extérieur, la république mecquoise se souciait médiocrement de courir le danger d'une guerre servile, d'exposer les auxiliaires nomades à la tentation de piller ses banques et ses riches magasins. Les Bédouins rentrent dans leurs campements du Tihāma, les esclaves dans leurs ateliers. Les montures, en majorité des chameaux, — seuls les *sayyd* possèdent des chevaux [4], — sont renvoyés se refaire aux pâturages ou aux tribus qui les avaient données en location. On restitue les armes aux dépôts ou arsenaux.

(1) La route des caravanes qoraiśites traversait la région de Ġifār; *Osd*, V, 187.

(2) Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E, I, 247, 6 d. l.; *Ag.*, XIX, 77, 5, 20.

(3) Aboū Yoūsof, *Ḫarāǧ*, 128, 8, 12; surtout Ǧāḥiẓ, *Avares*, 258; comp. Ibn Hiśām, *Sīra*, 274, 1. Plat mecquois; à Médine, les Anṣārs l'offrent à Mahomet; *Osd*, III, 359, 2 d. l.; V, 480, 481.

(4) Cf. *Fāṭima*, 82, etc.; *Berceau*, I, 137, etc. Jamais les Arabes n'ont — à l'encontre de la Tradition — sacrifié un cheval — bête de luxe! — comme *ʿaqīqa; Osd*, III, 242, 4. C'est une des multiples occasions où les *moḥaddiṯ* trahissent leur ignorance de la situation au désert.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Tous les mercenaires ne semblent pas en avoir été pourvus. Ka'b ibn Mālik — et rien n'autorise à suspecter ce témoignage — signale à Oḥod : « احابيش منهم حاسِرٌ ومُقَنَّعٌ, des Aḥābīš armés et d'autres sans armes »[1]. Ces derniers sans doute des goujats, chargés des bagages. A moins que le poète médinois n'ait eu en vue le javelot, حربة, arme de jet spéciale aux Abyssins[2] et fort redoutable entre leurs mains, mais que les Bédouins refusaient de considérer comme une arme arabe.

C'est une tâche toujours épineuse de chercher à découvrir dans la Mecque préhégirienne la trace de services publics et d'une organisation municipale[3]. La création d'une force armée devrait nous donner le droit de conclure à l'existence d'arsenaux d'État. Nulle part il n'y est fait la moindre allusion, ni à la conservation, à la fabrication de munitions et d'engins militaires. Dans la métropole du Tihāma, dans ce milieu de trafiquants, auxquels on a bien gratuitement prêté les vertus guerrières, les armes provenaient toutes de l'étranger : de l'Inde, du Yémen, de la Syrie. Les fines lames de Boṣrā[4] et du pays d'Édom, مشارف الشام, les cuirasses surtout, passèrent toujours pour des objets de luxe, jalousement transmis en héritage[5]. Une panoplie, comprenant cuirasse et sabre, fut évaluée l'énorme somme de 100 dīnārs ou *aurei*[6]. Sur le champ de bataille de Badr, la partie principale du butin ra-

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 614, 5 d. l.

(2) Voir précédemment.

(3) Cf. notre *République marchande de la Mecque à la veille de l'hégire*.

(4) Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* (Cheikho), 165, 3; *Aġ.*, XI, 91, d. l.; XII, 125, 4; 126, 1.

(5) Comp. *Qoran*, 21, 81, périphrase contournée pour exprimer une cuirasse. Les poètes se vantent que leurs contribules sont اكثر دروعًا صافيات; Abou Miḥǧan, *Carmina* (Abel), 11, 1-2.

(6) *Osd*, V, 92, bas.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

massé consista en cuirasses[1]. Une de ces cuirasses, échue en partage à ʿAlī, constituera le douaire de Fāṭima, la fille du Prophète. Le Ġomaḥite Ṣafwān ibn Omayya en possédait une trentaine[2]. Aussi comptait-il parmi les plus riches banquiers de la cité.

A défaut d'arsenaux publics, les clans les plus considérés de Qoraiš, — nous venons de nommer Ġomaḥ, — paraissent avoir possédé leurs arsenaux privés[3]. C'étaient de précieux objets d'échange, des articles recherchés dans le commerce et, en temps de paix, ils servaient à armer l'escorte de leurs riches caravanes. Ainsi Ibn Ġodʿān équipa à lui seul une troupe de mille Bédouins de Kināna[4]. Aussi est-il, à maintes reprises, question d'énormes provisions de lances, d'épées, de cuirasses, tenues en réserve par les principaux banquiers. Ṣafwān ibn Omayya, — son nom vient d'être prononcé, — possédait un dépôt d'armes des plus importants[5]. Celui de Naufal ibn al-Ḥāriṯ était à peine moins considérable. Sur le champ de bataille de Badr, ce Hāšimite racheta sa liberté, en livrant à son vainqueur un millier de lances[6]. Au courant de la situation dans sa ville natale, Mahomet s'empressera d'utiliser ces réserves privées, de même qu'il puisera largement dans les banques des financiers qoraišites, pour réorganiser son

(1) *Aġ.*, IV, 29. Mahomet possédait «deux cuirasses» ou mieux une cuirasse double, couvrant la poitrine et le dos; *Osd*, V, 184. Armure de prix en Arabie! *Osd*, V, 259.

(2) Aboū Daoūd, *Sonan* (éd. de l'Inde), II, 69.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 1659, 2, etc.; 1620, 11-12; Wāqidī, Kr., 25, 13, 26; Ibn al-Aṯīr, *loc. cit.* Même situation à Ṭāif; cf. Aboū Miḥǧan, *loc. cit.*

(4) *Aġ.*, XIX, 76; 78, 4 d. l.; Wāqidī, Kr., 202, 4-6.

(5) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 401; VI, 465; *Osd*, III, 22. Ḫālid ibn al-Walīd جعل دوابّه في سبيل الله; Aboū ʿObaid, *Ġarīb* (ms. cité), 100.

(6) *Osd*, V, 46. Son dépôt d'armes se trouvait à Ġodda. Les premiers musulmans manquaient d'armes, leur fabrication étant monopolisée par les Juifs à Médine. Comp. trait cité, *Osd*, III, 419, 5. Un bâton donné à un combattant par le Prophète se change en sabre; *Osd*, IV, 3, haut.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

armée, avant son expédition contre les Hawāzin. Le seul Naufal pourra alors lui céder 3,000 lances (1).

Dans les grandes lignes, cette politique défiante des autorités mecquoises vis-à-vis des Aḥābīš, Arabes et nègres, semble copiée sur l'attitude des Byzantins en face de leurs auxiliaires de Ġassān, chargés de la surveillance du *limes* syrien. A la veille d'une campagne, on leur ouvre les arsenaux de Damas (2) et de Boṣrā; le service de l'*annona* double les rations de blé habituelles. Aussitôt la guerre terminée, les Bédouins du phylarcat ġassānide se voyaient désarmés, les engins militaires rendus aux arsenaux romains. Contre une race aussi insaisissable, aussi peu sûre que les nomades, l'empire prenait ses précautions. Il y ajoutait la suppression de l'*annona* (3), la fermeture des frontières, quand il pensait avoir lieu de suspecter la loyauté des Scénites.

Une exception doit être faite en faveur du sayyd des Aḥābīš, des *ḥalīᶜ*, réfugiés, des *ṭarīd*, exilés étrangers, jouissant du titre de *ḥalīf* qoraišites. Ce demi-droit de cité leur conférait, entre autres, l'avantage de résider à la Mecque (4). Jamais on ne leur contesta le droit de se faire tuer pour la république marchande. Sur la liste des victimes de Badr, on remarque l'énorme proportion de *ḥalīf* qoraišites (5). Les chefs des Aḥābīš occupent donc à la Mecque une position en vue et quasi officielle. Aux représentants des indociles Ġifār, il avait fallu — on s'en souvient — accorder un *nādi* ou lieu de réunion (6); et

(1) *Osd*, V, 45. Cuirasses de Ḫālid ibn al-Walīd; *Osd*, V, 325.

(2) Jamais nommée dans les vieux documents arabes, où Boṣrā éclipse Damas; la première toujours citée comme terminus des caravanes de Qoraiš.

(3) Cf. Nöldeke, *Die Ghassānis. Fürsten*, 29.

(4) Seule une renonciation solennelle, accomplie devant la Kaʿba, pouvait les en priver; cf. *Osd*, III, 386, haut; IV, 54, 4.

(5) Cf. Ibn Hisām, *Sīra*, 507, etc.

(6) Les clans aristocratiques possèdent le leur près de la Kaʿba; Ibn Hišām 822; 993, 4; I. S., *Ṭabaq.*, I², 137, 9. Voir précédemment.

PERPUSTAKAAN NASIONAL REPUBLIK INDONESIA

non pas dans les bouges, dans les gorges malsaines, شعاب, des faubourgs, ou ظواهر [1], mais dans le quartier le plus central de la cité, sur le parvis de la sainte Kaʿba. Les sayyd des Aḥābīś parlent avec autorité dans les réunions des Qoraiśites. Ainsi Ibn ad-Doġonna [2] peut prendre sous sa protection le pieux Aboū Bakr, molesté par ses concitoyens à raison de son indiscrète ferveur musulmane [3]. A l'époque des négociations de Ḥodaibyya, un autre sayyd des Aḥābīś se voit choisi en qualité de plénipotentiaire auprès de Mahomet. C'était le temps où la Mecque va essayer de masquer par des habiletés diplomatiques l'aveu de son infériorité militaire dans la lutte avec Aboū'l Qāsim. Forcée de négocier, elle se refuse à mander auprès de ce banni de la veille des *aśrāf,* patriciens qoraiśites. C'eût été trop ostensiblement trahir ses inquiétudes et son besoin de paix. A leur place, elle délègue le chef des auxiliaires bédouins, Ḥolais ibn ʿAlqama, lequel, à cette occasion, nous est dépeint comme un personnage profondément religieux [4], caractéristique assez rare parmi les grossiers Bédouins du Tihāma [5]. Pendant cette même période de laborieuses transactions, un des envoyés du Prophète à la Mecque dut à l'intervention de ses contribules, les Aḥābīś de Ḫozāʿa, d'éviter des sévices graves et d'échapper à la mort [6].

Une fois les mercenaires partis en expédition, la population, au lieu de se réjouir de voir éloignés tous ces éléments

(1) Où l'on confinait la plèbe; *Aġ.*, I, 159, 13.

(2) Ou Doġaina; Ibn Hiśām, *Sīra*, 246, 2. Graphie incertaine.

(3) Ibn Hiśām, *Sīra*, 245-246; Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, Kr., II, 59. A Oḥod, Ḥolais blâme vertement Aboū Sofiān; *Aġ.*, XIV, 21-22. Comp. I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 70, 12.

(4) Ibn Hiśām, *Sīra*, 742-745; Ṭab., *Annales*, I, 1538-1539; *Aġ.*, IV, 19; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 70, 12 : كان يتالّه.

(5) Voir précédemment.

(6) Wāqidī, Wellh., 253; Ibn Hiśām, *Sīra*, 745-746; Ṭab., *Annales*, I, 1541; *Osd*, II, 16.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

de perturbation, se laisse envahir par l'inquiétude; la Mecque semble une ville exposée au premier coup de main[1]. Telle fut, du moins, l'impression ressentie par la population, au départ de la colonne hâtivement organisée pour dégager la riche caravane de Badr. Il fallut les assurances d'un chef Bédouin afin de calmer ces terreurs[2]. Et pourtant parmi les Aḥābīš, seul un faible contingent avait pu être réuni à temps pour suivre les maîtres qoraišites. Les autres résisteraient-ils à la tentation de s'unir aux Bédouins des environs avec lesquels la ville se trouvait pour lors en délicatesse? Sans cesse la cupidité, les dédains, les dénis de justice des banquiers qoraišites[3] intervenaient pour envenimer ces malentendus. La Mecque s'épouvantait en pensant aux haines grondant dans les échoppes, dans les bouges, dans les ergastules des faubourgs; aux esclaves, aux nègres marrons[4], infestant les steppes du Tihāma, les défilés du Ġaur. Du milieu de cette foule grouillante, surgit de temps à autre un Spartacus arabe, un Aboū Baṣīr[5]. Autour de ces agitateurs, généralement des *ḥalīf* mecquois, viennent se grouper les opprimés, les victimes de l'organisation sociale mecquoise[6], — les مستضعفون de la *Sīra*, — tous les mécontents, les esprits inquiets, avides de changement. Soutenus par Mahomet, réfugié à Médine, ces nouveaux gladiateurs mènent la guerre de partisans, interceptent les grands chemins, «ne faisant quartier à aucun des Qoraišites et pillant toutes leurs caravanes, لا يظفرون برجل مِن

(1) Elle ne possédait pas même une police municipale.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 432; Ṭab., *Annales*, I, 1296; Wāqidī, Kr., 31-32.

(3) بوّال على عقبَيهِ, voilà comment ils les interpellent; *Ag.*, VIII, 190 et *passim*.

(4) اُبّاق; incessamment les maîtres doivent courir après leurs esclaves en fuite; *Osd*, V, 530.

(5) Transformé en Ṣaḥābī, la *Sīra* (voir note suivante) l'a utilisé pour dramatiser son sujet.

(6) Cf. notre *Mahomet fut-il sincère?* p. 32, etc.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

قريش الّا قتلوه ولم يمرّ بهم عير الّا اقتطعوها[1] ». C'était reprendre les traditions des Banoū Ġifār.

Mentionnons enfin une croyance répandue à la Mecque et conservée en d'innombrables ḥadīṯ. Elle annonçait la destruction future de la Kaʿba par les Abyssins[2]. Trois quarts de siècle après l'hégire, Ibn Zobair, en relevant les ruines de la Kaʿba, se vit forcé de recourir à un stratagème naïf, dans le but de déraciner cette persuasion tenace, en se donnant l'air de la réaliser[3]. On nous permettra d'y reconnaître un écho probable des terreurs qu'inspiraient aux Mecquois ces nègres armés, les Aḥābīš, en majorité d'origine chrétienne. Dans l'éventualité d'un débarquement des soldats du Négus sur les plages du Tihāma, — le cas ne présentait rien de chimérique[4], — ne seraient-ils pas tentés de rejoindre leurs compatriotes? « Laissez en paix les Abyssins, aurait dit le Prophète, tant qu'ils ne prendront pas l'offensive[5]. » En d'autres circonstances[6], Mahomet aurait accolé au nom des Abyssins celui des Turcs, lesquels reprendront dans les armées du califat ʿabbāside le rôle des Aḥābīš africains.

On voit jusqu'à quel point la cité se trouvait à la merci des mercenaires qu'elle entretenait pour sa défense, et combien le tempérament guerrier faisait défaut aux ennemis de Mahomet plus encore qu'aux autres habitants de la Péninsule. « Les

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 752; *Osd*, III, 360; V, 150. Nègres et esclaves marrons allant rejoindre Mahomet; *Osd*, IV, 26, 14.

(2) Azraqī, W., 193, etc.; *Chroniken*, W., 81; Abou Daoūd, *op. cit.*, II, 133; Ibn Daiba', *Taisīr al-Woṣoūl*, III, 120.

(3) *Chroniken*, W., III, 81, bas.

(4) Cf. Azraqī, W., 193-194. Sous le califat de 'Omar, une expédition en Abyssinie, destinée à châtier ces insolences, est entièrement exterminée; *Osd*, IV, 14.

(5) Abou Daoūd, *op. cit.*, II, 133; Ibn Daiba', *op. cit.*, III, 110; cf. Soyouṭī, *Mauḍoū'āt*, I, 231-232.

(6) Abou Daoūd et Soyoūṭī, *loc. cit.*

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Arabes, assurait Strabon (1), sont marchands et courtiers, mais de fort médiocres soldats; *οὐδὲ γάρ κατὰ γῆν σφόδρα πολεμισταὶ εἰσιν, ἀλλὰ κάπηλοι μᾶλλον οἱ Ἄραβες.* » Précédemment, nous avons eu l'occasion d'émettre cette conclusion (2) et nous y voici ramené par l'étude des institutions militaires de la Mecque.

Le Prophète paraît avoir partagé cette conviction, connaissant par expérience l'organisation défectueuse des Aḥābīš. Ce politique, désireux d'éviter des guerres inutiles, professait qu'il ne fallait recourir aux armes qu'avec la certitude du succès; sinon, mieux valait négocier. « Pas de faiblesse, ne parlez pas de paix, lorsque vous êtes les plus forts », voilà comment Allah objurgue les fidèles : فلا تَهِنوا وتدعوا الى السَلْمْ وانتم الاَعلَون (3). Cette supériorité militaire, il croyait désormais la tenir. Préalablement, il avait travaillé à débaucher les tribus (4), au sein desquelles Qoraiš recrutait les cadres de ses Aḥābīš; les rancuniers Ḫozā'a d'abord, enfin les Ġifār et leurs cousins de Kināna. Ces derniers, il les essaie au siège de Ḫaibar et y tolérera même la présence de femmes ġifārites, en qualité de vivandières et d'infirmières (5). Après ces expériences (6), sachant les banquiers mecquois démoralisés, abandonnés à leurs propres forces, Mahomet décidera de porter le coup de grâce à sa ville natale. Allah alors lui promettra « la plus éclatante, la moins contestable des victoires, انّا فتحنا لك فتحًا مبينًا » (7). Ce sera le *fatḥ* de la Mecque, « le

(1) *Geogr.*, XVI, c. 4, n. 23.
(2) Cf. *Berceau*, I, 191, etc.
(3) *Qoran*, *47*, 37; comp. *3*, 133.
(4) Le Ġifārī Aboū Rohm occupe deux fois la lieutenance de Médine; *Osd*, V, 197; Ibn Hiśām, *Sīra*, 810, 905.
(5) Cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 767-769; *Osd*, V, 405, bas.
(6) Il se fait intimer par Allah l'ordre de préparer une forte cavalerie; *Qoran*, *8*, 62; cf. *Fāṭima*, 83.
(7) *Qoran*, *48*, 1.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

fatḥ al-fotoūḥ, la conquête des conquêtes ». Ainsi la Tradition musulmane aime à qualifier complaisamment ce fait d'armes. Avec la fin de la république mecquoise, devenue une simple dépendance de l'état médinois, le *fatḥ* marqua la disparition du corps mixte des Aḥābīš[1], dont le nom ne revient plus, à partir de cette date, dans les annales de la métropole qoraišite.

(1) Non pas des troupes nègres, lesquelles continueront à figurer dans les armées de l'Islam. Proportion considérable des nègres en Arabie; Maqdisī, *Géogr.*, 95, 18. Au Ḥiǧāz, les esclaves en majorité Abyssins; Ibn al-Aṯīr, *Nihāia*, I, 159. Les gardiens de la mosquée de Médine sont des « Aḥābīš »; Samhoūdī, *op. cit.*, I, 491.

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

SUHARTI WAHYUNINGSIH



PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTA